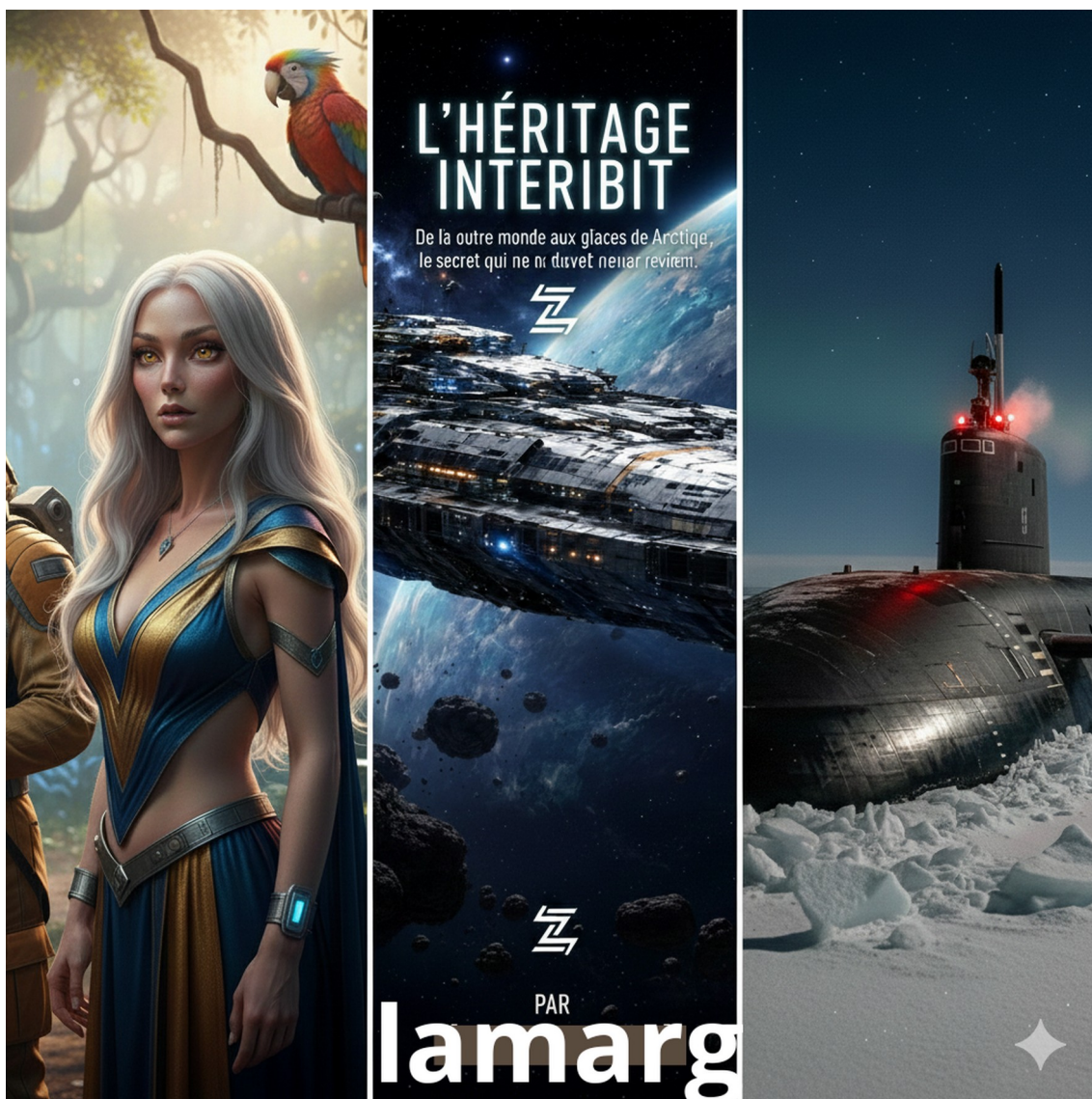


# Les secrets de la planète Zyrius



## Chapitre 1 : Le Grand Saut

Janvier 2028. Sur le tarmac de la base de lancement, la lumière des projecteurs est si crue qu'elle semble découper les silhouettes des trois cents membres d'équipage. Face à eux, l'*Exodus* dresse sa masse de cent trente

mètres de titane et de polymères. Un monstre de technologie, le premier vaisseau à propulsion nucléaire doté d'une autonomie et d'une vitesse jamais égalées.

Dans la fraîcheur de la nuit, Cameron observe la foule d'un œil sérieux. Le monde sort à peine de vagues de tensions majeures. Cinq ans plus tôt, en 2023, la guerre en Ukraine battait son plein. Le surplace des armées, l'arrivée des chars Léopard, des missiles longue portée puis des avions de chasse Migs avaient fait frôler le pire à la planète. La Russie avait campé sur ses positions, le monde avait tremblé, mais l'équilibre avait fini par tenir. Tant bien que mal.

Aujourd'hui, c'est une tout autre guerre qui se joue, celle de l'espace. Les États-Unis avaient laissé planer le doute, feignant d'étudier de vagues théories expérimentales sur le « rayon transporteur », cette propulsion prodigieuse capable de propulser un astronef à une vitesse fantastique sans atteindre celle de la lumière. Un coup de bluff international. En lançant l'*Exodus* ce soir, ils viennent de mettre tous leurs concurrents hors-jeu dans la course aux étoiles.

— Moins de dix minutes avant l'allumage, mon Colonel.

La voix est ferme, teintée d'un léger accent hispanique. Cameron se retourne. La capitaine Vasco, sa seconde, une Colombienne aux yeux noirs aussi profonds que l'espace qui les attend, ajuste les fixations de sa combinaison. À ses côtés, Barnais, l'astrophysicien dont les calculs ont permis de cibler la mystérieuse planète *Tw 02* récemment découverte par le télescope James Webb, vérifie nerveusement ses écrans portatifs. Plus loin, Aleda, la responsable technique d'origine sud-coréenne, valide les derniers paramètres.

Tous ont environ trente ans. L'âge parfait pour supporter une mission d'entraînement de 24 mois avant le grand saut vers l'inconnu.

Sur l'estrade, devant un public trié sur le volet et les objectifs des deux seules chaînes de télévision autorisées à retransmettre l'événement, le président organisateur de la mission, E. M., termine son discours sous les applaudissements.

Le signal est donné. L'équipage s'engage sur la passerelle. L'acier vibre sous leurs pas. Une fois le sas pressurisé refermé, coupant les bruits du monde extérieur, un silence électrique s'installe. Cameron se tourne vers ses hommes, répartis en trois groupes de dix : les politiques, les chercheurs et les astrophysiciens, suivis de toute l'équipe d'intendance.



— Bienvenue sur le vaisseau *Exodus* pour sa première mission, lance Cameron, sa voix résonnant à travers les quatre niveaux de l'astronef. Comme vous le savez, ce vaisseau est intelligent et se gère tout seul grâce à ses capteurs intégrés. Nous ne sommes là que pour contrôler ses fonctions, même si nous pouvons reprendre les commandes en cas d'incident. Nous allons décoller dans dix minutes. Souhaitons-nous bon voyage, et que chacun regagne son poste pour cette aventure.

Un voyant rouge passe au vert sur le tableau de bord. Les moteurs nucléaires entrent en résonance. Cameron ne le sait pas encore, mais la Terre qu'il laisse derrière lui en ce mois de janvier 2028 est à l'aube de bouleversements qu'aucun homme ne peut s'imaginer...

## Chapitre 2 : L'Anomalie

L'*Exodus* s'éleva avec une fluidité déconcertante, transperçant les couches de l'atmosphère terrestre avant de glisser dans le silence absolu de l'espace. Les vibrations du décollage firent place à un ronronnement presque musical, celui des moteurs nucléaires.

Cameron, installé dans le fauteuil de commandement, rompit le silence de la passerelle en interrogeant l'ordinateur de bord. — *Exodus*, rapport de situation. — *Rien à signaler, Commandant*, répondit la voix synthétique, parfaitement calme. *Tous les systèmes sont nominaux. Nous atteindrons*

*notre vitesse de croisière dans vingt-quatre heures.* — Tout est au vert sur mes moniteurs, ajouta Aleda, ses doigts survolant les écrans tactiles de la régie technique. — Eh bien, Commandant, cela s'annonce plutôt pas mal ! s'exclama Barnais avec un large sourire.

Cameron laissa échapper un soupir de soulagement. — Grâce à cette IA, nous n'aurons même pas besoin d'organiser des tours de garde fastidieux. Cet engin est tellement sophistiqué qu'il est capable de prendre des décisions d'évitement tout seul.

Vasco, croisant les bras, fixa le vide spatial à travers la grande baie vitrée. Son visage restait fermé. — J'espère que ce que vous dites se confirmera, murmura-t-elle, dubitative. — Tiens, j'ai l'impression que notre chère Vasco n'est pas convaincue par la fée technologie ! s'amusa Barnais. — Nous allons le savoir assez tôt, conclut Cameron en souriant. De toute façon, c'est une mission test. Profitons du calme.

### **Six mois plus tard.**

La routine s'était installée à bord de l'astronef, brisant peu à peu l'excitation des premiers jours. Les trois cents membres d'équipage s'étaient habitués au bourdonnement perpétuel de la machine. Jusqu'à ce matin-là.

Aleda interpella brusquement le commandant, brisant le calme de la passerelle. Sa voix avait perdu son assurance habituelle. — Mon Commandant... Il semblerait que notre vitesse décroisse sensiblement depuis hier. Cameron leva les yeux de ses notes, surpris. — Êtes-vous bien sûre de vos calculs, Aleda ? Le rayon transporteur est censé maintenir une poussée constante. — Affirmatif, répondit-elle, le regard rivé sur ses graphiques. Nous sommes en phase de décélération, et la courbe s'accroît à chaque minute.

Un frisson d'inquiétude traversa la pièce. Aussitôt, Cameron se tourna vers la console centrale. — *Exodus*, expliquez la baisse de régime. Pourquoi décelérons-nous ? La réponse de l'IA fut immédiate, mais d'une froideur nouvelle : — *Effectivement. Arrêt complet programmé dans quarante-huit heures.* — Quoi ? s'indigna Cameron, se redressant d'un bond. Ce n'était pas prévu au plan de vol ! Nous n'en sommes qu'à la moitié du voyage d'entraînement ! — *Je ne peux pas vous en dire plus*, répliqua l'ordinateur d'une voix monocorde. *Le rayon stoppe dans quarante-huit heures.*

Barnais se pencha sur ses moniteurs, actionnant les scanners longue portée. — Je ne vois pas pourquoi on s'arrêterait... Il n'y a aucun obstacle devant nous, aucune masse gravitationnelle, rien. Le vide absolu.

Aleda se rapprocha alors de ses trois compagnons. Elle baissa d'un ton, jetant un œil inquiet vers les capteurs de la pièce : — Il ne faudrait pas que notre super ordinateur soit en train de nous jouer un mauvais tour... Un bug dans la matrice ? — Pas de soucis, rétorqua Cameron, tentant de masquer sa propre inquiétude. Le système est triplé, il est ultra-fiable. Je pense qu'il faut attendre. On y verra plus clair demain. Pour le moment, il n'y a rien d'alarmiste.

Barnais, reprenant son ton ironique pour détendre l'atmosphère, enchaîna : — OK, faisons ça. Attendons le bug de demain.

### **Le lendemain.**

L'ambiance sur la passerelle était devenue lourde. Personne n'avait vraiment dormi. Cameron interrogea immédiatement Aleda du regard. D'un simple hochement de tête, elle lui fit comprendre que la décélération continuait, implacable.

Cameron interpella de nouveau l'ordinateur : — *Exodus*, temps restant avant l'immobilisation ? — *Point d'arrêt dans dix-huit heures*, afficha l'écran en lettres rouges.

Cette fois, l'inquiétude de Cameron se mua en une réelle suspicion. Rien n'était logique. Aucune avarie technique n'était signalée par les sous-systèmes. Il se tourna vers ses trois officiers de pilotage. — Je pense qu'il va falloir en informer les chefs des trois groupes. Si le vaisseau s'immobilise, la communauté scientifique et politique doit être prête.

Vasco intervint aussitôt, le regard brillant d'une lueur intense : — Et si cet incident était voulu ? N'oublions pas que ce voyage est un test grandeur nature. Et si le test valait aussi pour nous ? — Elle a peut-être raison, appuya Barnais, subitement sérieux. C'est peut-être un scénario secret de l'état-major pour analyser nos réactions psychologiques devant un événement totalement imprévu.

Un doute terrible s'empara de Cameron. Était-ce un piège de l'armée ? Un moyen de vérifier s'il était vraiment à la hauteur du commandement de l'*Exodus* ? Si ce scénario était programmé depuis la Terre, il avait intérêt à ne pas flancher. S'il paniquait, son avenir de pilote était brisé.

— OK, reprit-il d'une voix de fer. Pas de panique. On garde le secret pour l'instant. Même si on avertit les chefs de section, cela ne résoudra pas le problème technique. Restons maîtres de la situation.

Il s'adressa une dernière fois à la machine, cherchant une faille : — *Exodus*, détectes-tu des anomalies, des obstacles ou des signatures hostiles dans notre périmètre proche ? — *Non*, répondit la voix synthétique. *Tout est calme.*

Barnais croisa les bras, fixant le compteur des dix-huit heures qui défilait. — Vous avez sûrement pris la bonne décision, Commandant. Attendons de voir ce qui nous attend au point mort.

— J'espère que oui... murmura Cameron.

Mais au fond de lui, une voix lui soufflait que le danger ne venait pas de la machine.

## Chapitre 3 : Le Front de Champ

### Une heure avant l'arrêt complet.

La tension était devenue presque palpable sur la passerelle de commandement. Le décompte des moniteurs s'égrenait, inexorable.

— *Exodus*, est-ce que tes capteurs perçoivent la moindre anomalie visuelle ou thermique devant nous ? demanda Cameron pour la dixième fois. — *Négatif*, Commandant, répondit la voix synthétique, imperturbable. *Le secteur est totalement vide.*

La porte pneumatique coulisca brusquement dans un sifflement. Briseck, le principal sponsor de la mission, entra dans le poste de pilotage. Son visage d'homme d'affaires, habituellement si lisse, trahissait une profonde nervosité. Il passa une main sur sa cravate avant de s'adresser au groupe. — Bonjour, messieurs. Que se passe-t-il exactement ? Les rumeurs courent dans les ponts inférieurs. C'est vrai que nous stoppons ? — C'est exact, Monsieur Briseck, répondit froidement Cameron. Et pour être tout à fait franc, nous ignorons pourquoi. — Comment ça, vous ignorez pourquoi ? s'étonna Briseck, sa voix montant d'un ton, chargée d'une colère contenue. Vous êtes le commandant de ce fleuron ! — Eh bien oui... admit le militaire en le fixant du regard. Il y a des anomalies qui dépassent mes compétences, et celles de mes ingénieurs.

Briseck serra les poings, jetant un œil aux cadrans de vitesse qui s'effondraient. — J'espère que votre équipe va arranger cela, et vite. Vous savez pertinemment combien de milliards ce vaisseau a coûté à mes investisseurs. Je compte sur votre professionnalisme. On se revoit très vite.

Le sponsor tourna les talons et quitta la pièce. — Moi aussi, j'espère que ça va s'arranger... murmura Cameron entre ses dents alors que la porte se refermait.

### **Une heure plus tard.**

La sentence tomba. Les chiffres du tachymètre affichèrent un zéro absolu. Le vaisseau était totalement immobilisé au milieu du néant spatial.

Cameron se pencha vers la console centrale. — *Exodus* ? Rapport d'état. Quelle est l'origine du blocage ?

Aucune réponse. L'écran resta figé. Cameron fronça les sourcils, tapotant le pavé tactile. — *Exodus*, réponds. Commande de secours prioritaire, code Alpha-0-1.

Le silence de l'ordinateur fut total. Un silence de plomb, terrifiant. Le timbre synthétique auquel l'équipage s'était habitué au cours des six derniers mois avait purement et simplement disparu. Il ne restait plus à bord que le clapotis régulier de la ventilation et le *tic-tic* ténu, presque spectral, d'un relais électronique en surchauffe.

— Messieurs, poursuivit Cameron en se tournant vers ses officiers, sa voix trahissant une gravité nouvelle. Nous voilà dans de beaux draps.

À la régie technique, Aleda s'acharnait sur ses commandes, le front perlé de sueur. Ses doigts tremblaient légèrement sur les touches d'urgence. Elle venait de tenter de basculer sur les commandes manuelles, une procédure de dernier recours. — Aucune commande ne répond, Monsieur ! Le bypass manuel est totalement verrouillé. — Mince ! Qu'est-ce qu'il se passe ? s'exclama Cameron, rejoignant sa console en quelques enjambées. Regardez ce qui est encore opérationnel. Faites-moi un bilan ! — C'est incompréhensible... murmura la jeune femme en analysant les flux de données. À première vue, tout le reste fonctionne. Le support de vie, la gravité artificielle, l'éclairage... Tout est nominal. Seules les commandes de propulsion de l'astronef sont clouées au sol.

Cameron frappa du poing sur le tableau de bord. — Comment est-ce possible ? Le cœur nucléaire bat, les sous-systèmes respirent, mais nous sommes scotchés sur place ?

Le stress montait d'un cran à chaque seconde. C'est alors que Vasco, qui observait le vide spatial à travers la verrière, rompit le silence d'une voix

étrangement calme : — Dites-moi, Commandant... cette situation ne vous rappelle rien ? Souvenez-vous, cela doit faire près de dix ans. L'affaire de cette petite fille surdouée... Marie Rose.

Cameron la regarda, décontenancé par ce changement de sujet. — Marie Rose ? Je me souviens vaguement des gros titres de l'époque, oui. Elle entraînait en état de transe et dessinait des choses étranges. Des croquis d'une précision chirurgicale. Mais où voulez-vous en venir, Vasco ? — Eh bien, il se trouve qu'un de ses fameux dessins représentait un vaisseau spatial gigantesque, totalement anachronique pour l'époque. En regardant les plans de l'ébauche ce matin... je me demande si ce n'était pas l'*Exodus*. — C'est vrai ! intervint Aleda, levant les yeux de ses écrans. Je me rappelle avoir vu passer cette histoire sur le Net avant notre départ. — Si c'est le cas, Briseck est forcément au courant, s'exclama Barnais avec un rire nerveux. Et je suis prêt à parier que certaines têtes pensantes sur ce vaisseau ont participé en secret à sa conception à partir de ces dessins !

Cameron resta pensif, les bras croisés. Une ombre passa dans ses yeux clairs. — C'est vrai qu'il y a encore trois semaines, personne au Pentagone n'admettait l'existence de l'*Exodus*. Vous avez raison, Vasco. C'est une histoire bien trop bizarre pour être une coïncidence. Et cette fille, qu'est-elle devenue ? — Volatilisée, répondit Vasco. Tout comme ses parents, qui traînaient un passé tout aussi extraordinaire. On parlait de voyage dans le temps, d'une sorte d'expérience quantique secrète militaire, mais les dossiers ont été classés. On n'en sait pas plus. — Sans oublier le général Carson, qui était en charge du projet, ajouta Aleda d'un ton sombre. Pareil : disparu de la circulation du jour au lendemain. — Et vous croyez vraiment qu'il y aurait un rapport entre cette vieille histoire de complot et notre panne actuelle ? demanda Barnais, sceptique. — Allez savoir, murmura Vasco. L'affaire s'est éteinte à l'époque, étouffée par l'armée. Mais il y a eu beaucoup de morts suspects parmi les scientifiques qui s'en approchaient.

Cameron serra les dents. — Hum... Je vois que les activités opaques de notre gouvernement ne datent pas d'hier. On nous a envoyés ici les yeux bandés.

Aleda l'interrompit, pointant son index vers une cascade de codes verts qui défilaient soudainement sur le moniteur secondaire. — Commandant, regardez ça. J'ai toujours les trames brutes sur le bus 7 et le bus 9. L'anneau de confinement quantique pousse au maximum, mais... c'est comme si on heurtait un mur invisible. Un front de champ magnétique d'une puissance phénoménale. Les diagnostics système sont silencieux, l'ordinateur refuse d'analyser, mais les boucles internes de propulsion respirent encore. Quelque chose à l'extérieur nous retient.

Cameron fixa le vide spatial à travers la vitre. Il n'y avait rien. Et pourtant, ils venaient de percuter l'invisible.

## Chapitre 4 : La Barrière Invisible

— Commandant, j'ai peut-être un début d'explication, intervint Barnais, rompant le silence pesant. — Allez-y, je vous écoute ! lança Cameron en se penchant sur l'épaule de l'astrophysicien.

— Eh bien voilà, j'ai lancé une analyse spectrale de notre environnement immédiat. Regardez cet écran. Notre rayon transporteur s'arrête net à environ cinquante mètres devant la proue. Mais il ne s'éteint pas : il s'éclate, il se déstructure et se disperse de tous les côtés, comme s'il s'écrasait contre un mur de béton. — Et c'est cette dispersion qui nous empêche d'avancer ? demanda Cameron en fronçant les sourcils.

— Oui, certainement. Le vecteur de poussée est totalement annulé. Mais cela n'explique pas le blocage de nos consoles. Et il y a pire, Commandant... Barnais hésita une seconde, le regard fuyant. — Nous n'arrivons plus à capter le moindre signal en provenance de la Terre. Le bus de communication quantique est totalement inerte. Plus de télémétrie, plus de radio. Rien.

Cameron eut un moment les yeux dans le vide, les bras ballants. L'isolement total. Il mit quelques secondes à réaliser la portée de l'information, puis ses lèvres se serrèrent. — C'est le pire scénario que j'aurais pu imaginer. Nous voilà piégés... N'attendons aucun secours. Le deuxième astronef, la copie de l'*Exodus*, est encore en chantier sur la base Alpha. Personne ne viendra nous chercher.

La porte de la passerelle coulisssa à nouveau avec fracas. Briseck refit son appaition, le teint blafard, plus nerveux que jamais. — Alors Cameron, où en est-on ? Est-ce que mes ingénieurs ont trouvé la panne ? — On sait que nous sommes immobilisés à cause du rayon transporteur, répondit calmement le militaire. Il s'éclate sur une sorte d'obstacle et se déstructure. On cherche encore pourquoi. — Au moins, on sait que ce n'est pas un défaut de fabrication du vaisseau lui-même ! soupira le millionnaire, comme pour se rassurer.

— C'est votre point de vue, Monsieur Briseck, rétorqua Cameron d'un ton sec qui fit reculer le sponsor. Sauf que toutes nos commandes de navigation sont verrouillées. Aleda a branché son terminal portable pour forcer un diagnostic brut, mais le système rejette la trame. — Comment est-

ce possible ? Et que dit *Exodus* ? — *Exodus* est muet, sa matrice ne répond plus. Et le pire, c'est que nous sommes coupés du monde. Plus de contact avec la Terre. C'est votre vaisseau, Briseck, ce n'est pas le mien. Tout est bloqué. Alors nous cherchons, oui.

Briseck pointa un doigt tremblant vers le commandant, la voix sifflante : — Eh bien, cherchez et faites vite ! C'est vous le responsable de la sécurité de cet équipage, Cameron. Dans deux heures, j'exige des nouvelles positives. Sinon, j'en référerai directement au Conseil à notre retour.

La porte se referma sur son départ précipité. — Il est charmant, il n'y a pas de doute, ironisa Barnais en lâchant ses commandes. — J'imagine que ces gens-là sont habitués à voir l'univers s'agenouiller sur un plateau d'argent, ajouta Vasco en levant les yeux au ciel.

— Revenons à l'urgence, coupa Cameron, balayant leurs remarques d'un geste de la main. Votre recherche spectrale, Barnais, elle en est où ? — À mon avis, c'est un genre de champ de force polarisé qui fait dévier le rayon, expliqua le scientifique. — Et d'après vous, c'est un phénomène naturel ? Vous avez appris ça durant vos études astrales au Nouveau-Mexique ? — Pour être tout à fait franc... pas du tout. C'est une anomalie indétectable, car elle est totalement invisible à l'œil nu et n'émet aucune chaleur.

Cameron fixa la verrière. — Selon vous, cela pourrait-il être le fruit d'une technologie artificielle ? Une technologie avancée ? — Je suis comme vous, mon Colonel... C'est théoriquement possible, mais cela demanderait une source d'énergie tellement gigantesque qu'elle dépasse l'entendement. — Donc, ce n'est pas impossible, conclut Cameron. Vasco se rapprocha de la console de navigation, les yeux brisants d'excitation : — Un champ de force invisible... et si cela servait à dissimuler quelque chose ? Un avant-poste ? Un autre vaisseau ?

Cameron se frictionna la tempe droite avec l'index et le majeur, un tic mécanique qui apparaissait chaque fois qu'il heurtait un problème insoluble. — Pas bête, Vasco. Si c'est un écran de camouflage, il faut aller voir ce qu'il y a derrière. — Comment comptez-vous vous y prendre ? intervint Aleda. Les systèmes de guidage de nos navettes de reconnaissance sont liés à l'ordinateur central. Si l'*Exodus* est bloqué, les navettes le seront aussi dès leur sortie du hangar.

Un silence retomba sur la passerelle. — Quelqu'un a une idée ? demanda Cameron. — Mon Commandant, proposa Aleda après une courte réflexion, je suggère une sortie extravéhiculaire. Une EVA. Nous irons

examiner ce champ de force à la dérive, avec des lignes de vie. — Est-ce que cette sortie comporte des risques ? s'inquiéta Barnais. — En théorie, non. Nos combinaisons sont blindées contre les radiations et les capteurs passifs ne décèlent aucune toxicité, aucun flux thermique nocif à l'extérieur.

— OK, on ne va pas jouer les héros ni prendre de risques inutiles, trança Cameron. On applique le protocole de sécurité. Envoyons d'abord un mannequin de test équipé d'une combinaison truffée de capteurs télémétriques. Nous aviserons en fonction des résultats.

Aleda hocha la tête et se mit immédiatement au travail. Elle quitta la passerelle pour rejoindre le sas inférieur. Vingt minutes plus tard, ses doigts activaient les commandes pneumatiques manuelles du sas d'éjection. À l'écran de contrôle, le mannequin de plastique et de capteurs fut propulsé dans le vide spatial, rattaché au vaisseau par un long câble d'acier de cinquante mètres.

Sur la passerelle, les trois officiers suivaient la progression de la silhouette blanche sur leurs moniteurs secondaires. — OK, la liaison de données fonctionne, murmura Cameron, la main sur sa radio. Aleda, lancez les micro-propulseurs de la combinaison. Dirigez-le droit vers le point de rupture.

Le mannequin commença à glisser lentement dans le néant, s'approchant centimètre par centimètre du mur invisible. Trente mètres. Quarante mètres. Quarante-cinq mètres.

Soudain, les écrans de télémétrie s'affolèrent.

## **Chapitre 5 : L'Écran Recomposé**

— ... le champ de force... Il a l'air de passer à travers ! s'exclama Aleda, les yeux rivés sur le retour vidéo du mannequin dont le buste venait de disparaître dans le néant. — Attendez, vous avez parlé trop vite, intervint Barnais en zoomant sur la trame. Les jambes ne passent pas. Le mouvement est stoppé net au niveau des chevilles.

Cameron fronça les sourcils, se penchant sur l'écran. — D'après vous, Barnais, qu'est-ce qui coince ? Un problème de densité ? — Ça y est, je crois que j'ai compris ! répondit l'astrophysicien en tapotant ses touches. Les semelles... il y a des plaques de fer à l'intérieur pour alourdir les bottes de test. Le reste de la structure du mannequin est en polymères et en matériaux composites légers. C'est le métal ferreux qui réagit au champ magnétique !

— D'accord, trancha le commandant. Ramenez-le dans le sas et changez-lui ses chaussures. Mettez-lui des fixations 100 % composites. Nous allons voir ce qu'il en est. Et Aleda, ajoutez un EPC sur sa combinaison si c'est possible. — Un Enregistreur Passif de Cohérence ? commença Barnais. — Exact, répondit Cameron. S'il n'émet aucune onde, il ne sera pas brouillé par le champ. Il enregistrera les données brutes à l'intérieur de sa mémoire flash, et nous les lirons à son retour. On s'en occupe immédiatement.

Pendant qu'Aleda s'affairait dans le sas inférieur, Vasco observa la porte de la passerelle. — Bon, on va peut-être enfin savoir ce qui se cache derrière cet écran invisible... — C'est peut-être la surprise du siècle, glissa la Colombienne d'un ton mystérieux. Tiens, d'ailleurs, cela fait un petit moment que l'on n'a pas vu Briseck ? — Quand on parle du loup... soupira Cameron.

Le sas d'entrée coulissa. Le sponsor pénétra sur la passerelle, le visage fermé, trahissant un manque de sommeil évident. — Alors, messieurs, où en êtes-vous ? demanda Briseck d'un ton pressant, presque agressif. — On avance doucement, mais sûrement, répondit calmement Cameron, bloquant l'accès aux moniteurs d'un pas calculé.

— Mais encore ? Il faut que je fournisse une explication aux trois cents membres d'équipage ! Ils commencent à s'inquiéter dans les réfectoires ! — De ce côté-là, Monsieur Briseck, je vous fais confiance pour user de votre diplomatie et les faire patienter. Je ne peux pas aller plus vite que la physique. — Je ne suis pas là pour plaisanter, Cameron ! s'emporta le millionnaire en haussant la voix. J'ai investi une fortune dans cette mission. Il me faut des faits concrets à envoyer à mes actionnaires dès que les communications reviendront ! — Vous en aurez, je vous tiens au courant, répliqua le commandant d'une voix de fer qui n'admettait aucune réplique.

Briseck le fixa, furieux, puis ajusta sa veste. — J'y compte bien. Je vais être obligé de réunir tout l'équipage dans l'amphithéâtre pour donner une explication rassurante. Inventer une maintenance technique. Ne me faites pas mentir. — OK. À plus tard, Briseck.

Une fois le sponsor sorti, Vasco se tourna vers Cameron, un sourire en coin : — Commandant... vous n'êtes pas un peu trop brusque avec notre principal banquier ? — Pas de soucis, Vasco. Au pire, il ne pourra rien faire d'autre que trépigner au milieu du vide, et au mieux, il ne pourra que nous remercier d'avoir sauvé sa carcasse. Bon, on en est où avec notre cobaye de plastique ? — Ça vient, la trame de l'EPC est synchronisée, répondit Aleda par l'interphone. Plus que quelques minutes et nous serons fixés.

— Bien. En attendant, je suggère que l'on aille rapidement se restaurer au carré des officiers, lança Cameron en consultant sa montre. C'est encore une chance que les cuisines automatiques fonctionnent, sinon je ne sais pas comment l'équipage aurait réagi à l'immobilisation. — Il vaut mieux ne pas le savoir... murmura Barnais en le suivant.

### **Vingt minutes plus tard.**

Les quatre officiers étaient de retour à leurs postes, l'esprit alerte. L'air semblait s'être raréfié sur la passerelle tant l'attente était immense.

— Allez-y Aleda, lâchez le mannequin ! ordonna Cameron.

Le mannequin, débarrassé de tout alliage ferreux et équipé du boîtier de l'EPC cousu à même le tissu composite de sa combinaison, glissa hors de la salle de transit. Il s'éloigna lentement dans le noir, tiré par son fil de fibre optique.

Soudain, sous les yeux ébahis de l'équipage, la réalité sembla se déchirer. À l'endroit exact de l'impact, un cylindre translucide, comme une déchirure dans le tissu de l'espace, s'ouvrit pour absorber le mannequin. Il passa à travers la barrière invisible sans la moindre résistance.

À l'instant précis où le boîtier EPC franchit le front invisible, un miracle technologique se produisit. Bien qu'il n'émette rien pour ne pas être bloqué, le câble filiforme parvint à retransmettre la trame de données brutes. Sur le grand écran central de la passerelle, l'image numérique, d'abord parasitée par des lignes de code, se recomposa d'un coup net.

La passerelle fut instantanément baignée d'une lumière irréaliste.

À l'écran s'afficha un horizon renversé, d'une beauté à couper le souffle. Des masses claires, gigantesques et lisses, flottaient en apesanteur au-dessus d'une canopée végétale d'une densité infinie. Ces îles suspendues dans le ciel étaient reliées entre elles par des ponts filiformes, minces comme des fils d'araignée, qui semblaient défier toutes les lois de la gravité. Des cascades d'une eau pure et fine se déversaient des structures suspendues, plongeant dans des brumes matinales qui se soulevaient lentement, comme des draps de soie blanche. L'architecture de ces cités ne présentait aucune arête dure, aucun angle droit ; tout n'était que courbes organiques et harmonies parfaites. Et surtout, les capteurs renvoyaient des nuances de couleurs situées entre le vert et le bleu, des teintes vibrantes qu'aucune chimie terrestre, aucun peintre, n'avait jamais nommées.

— Ouah ! C'est quoi, ça ? s'exclama Barnais.

Aussi curieux et loquace qu'une pie, l'astrophysicien avait lancé cette réplique d'une voix brisée, coupant l'herbe sous le pied à tout le monde. Derrière lui, Cameron, Vasco et Aleda restaient bouche bée, les yeux écarquillés, les visages illuminés par les reflets bleutés de l'écran.

— C'est une cité... murmura enfin Cameron, le souffle court. Une planète habitée... Et moi qui croyais, comme tout le monde sur Terre, que nous étions la seule civilisation intelligente de cette galaxie.

Effectivement, ce qui se présentait à eux via l'EPC était une vue panoramique qui changeait à jamais le destin de l'humanité.

Le spectacle était une vue zénithale d'une pureté absolue, semblable à celle d'un satellite d'observation en orbite basse. Sur l'écran géant, on pouvait deviner les contours d'une immense cité ceinturée d'espaces arborés. L'architecture y était totalement atypique, dépourvue de tout repère géométrique humain, mais elle dégagait une harmonie et une paix presque hypnotiques.

— Cela rassure de voir que nous ne sommes pas une race unique dans l'univers, murmura Vasco, les yeux fixés sur les structures opalescentes. Quant à être la plus intelligente... en regardant ce spectacle, j'en doute fortement. — Dites, intervint Aleda, les sourcils froncés. Vous ne trouvez pas cela bizarre ? Les capteurs thermiques sont stables, mais on ne détecte aucune signature de mouvement. On ne voit personne. Il me semble qu'il devrait y avoir... — Un comité d'accueil ? Qu'est-ce que vous en dites, Commandant ? demanda Vasco.

Aleda, qui restait pour sa part très concentrée sur le flux de données techniques de sa console, secoua la tête. — C'est curieux, admit Cameron en croisant les bras. On dirait une cité fantôme. Rien ne bouge sur les voies de circulation. Elle semble abandonnée. — C'est vraiment étrange... attendez, je change de focale, je zoome, intervint Barnais en faisant glisser ses doigts sur la table de contrôle.

L'image sauta, se rapprocha, révélant les détails des fondations. L'astrophysicien laissa échapper un sifflement admiratif. — Regardez le relief... Ah ! Voilà ! Les espaces verts ne sont pas au sol, ils sont bien plus bas, sous les structures ! C'est ce que je pressentais : cette cité est littéralement en suspens dans le vide ! — Sans blague ? lâcha Cameron.

— Oui, messieurs ! poursuivit Barnais, redressant le buste, visiblement fier de sa trouvaille. La gravité de cette planète doit être gérée par un mécanisme que nous ne comprenons pas, ou alors l'apesanteur y est naturellement minime. Si c'est le cas, les êtres qui ont construit cela doivent être à l'image de leur monde : grands, fluets, adaptés à une faible densité osseuse. — Il me semble que vous tirez bien vite des conclusions, Barnais, tempéra sagement Cameron. Pour le moment, rien n'est prouvé. Nous ne voyons qu'une image retransmise par le fibre optique. — Vous ne croyez pas qu'il serait grand temps de prévenir Briseck ? demanda Vasco avec un sourire ironique. Une planète habitable et une technologie pareille... Il va être aux anges, j'en suis sûre.

En disant cela, Vasco ne risquait pas de se tromper. Soucieux de maintenir une cohésion à bord, Cameron actionna l'intercom et pria le sponsor de les rejoindre d'urgence.

L'homme d'affaires rappliqua en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Il franchit le sas de la passerelle le souffle court, dévoré par l'anxiété. — Alors, Cameron ? Du nouveau ? Vous avez relancé les moteurs ? — Regardez vous-même, Monsieur Briseck, et dites-moi ce que vous en pensez, répondit le commandant en désignant le grand écran.

Le milliardaire s'immobilisa, la bouche entrouverte. Les reflets bleus et verts de la planète inconnue se reflétaient dans ses yeux. — Incroyable... C'est ça qui se cache derrière ce maudit champ de force qui nous bloque ? — Tout à fait. C'est une planète. Le rayon transporteur s'est écrasé contre son bouclier de camouflage. Nous avons fait la plus grande découverte de l'histoire humaine sans le vouloir. Et ce monde semble habité. — Vous avez eu des contacts ? Une liaison radio ? Une sommation ? demanda Briseck, des lueurs d'ambition brillant soudain dans son regard. — Malheureusement pas encore, j'espère que cela ne tardera pas. Mais comme vous pouvez le voir, pour l'instant, rien ne bouge là-bas.

— Que comptez-vous faire, Cameron ? Quelle est la procédure ? — La seule solution logique serait d'aller voir sur place, d'envoyer une équipe de reconnaissance. Mais nos navettes sont paralysées par le verrouillage de l'ordinateur central. Passer la barrière n'est possible qu'en combinaison autonome, et nous n'irons pas bien loin avec nos réserves d'oxygène de sortie. Briseck recula d'un pas, sortant déjà son terminal privé. — Tenez-moi au courant de la moindre évolution. Je vais immédiatement en avvertir mon cercle d'investisseurs de premier rang par le canal privé... s'il fonctionne encore. À très vite.

Dès que la porte se referma sur le sponsor, Cameron reprit les rênes, la voix claquant comme un ordre : — Bien, Aleda, rapatriez le mannequin dans le sas. Il faut établir un plan d'action rigoureux. Maintenant que nous savons ce qui se cache de l'autre côté de ce miroir, le plus dur reste à faire. D'abord, nous devons contacter les habitants — s'il en reste — et trouver un moyen de transporter des hommes là-bas sans l'aide de nos navettes. Voilà la grande équation.

Barnais, qui n'avait pas cessé de pianoter sur sa console en gambergeant, prit soudain la parole, un sourire mystérieux aux lèvres : — Commandant... Vous connaissez l'histoire de la bouteille à la mer ? Cameron tourna la tête vers lui, impatient. — Où voulez-vous en venir, Barnais ? Ne nous faites pas languir, le temps joue contre nous. — Eh bien, c'est d'une simplicité enfantine : puisque nos ondes radio sont bloquées et que nos vaisseaux ne peuvent pas franchir le champ, il nous suffit de leur faire passer un message physique. Une boîte. Un conteneur lesté qu'on propulsera à travers la déchirure.

— Et comment ? En envoyant un coursier en combinaison pour aller frapper à leur porte ? ironisa Vasco. Et d'abord, Barnais, nous ne savons même pas si leur atmosphère est respirable pour un être humain ! L'astrophysicien se retourna sur son siège, l'œil pétillant de triomphe : — Détrompez-vous, Vasco, nous le savons déjà. Regardez la signature spectrographique de cette canopée. Une telle densité de chlorophylle et des espaces aussi verdoyants ne peuvent exister qu'avec un cycle d'oxygène et d'azote parfait. Ce monde ne nous bloque pas parce qu'il est hostile... il nous attend.

— Vous marquez un point, Barnais, admit Cameron. Le tout est de savoir ce que l'on va mettre dans ce message et comment le leur faire parvenir. Et surtout... il serait étonnant qu'ils parlent notre langue. — Oui, je reconnais que la barrière linguistique est un problème, mais un croquis bien pensé serait mille fois plus explicite que des mots. — Il n'a pas tort, intervint Aleda, les yeux brillants d'ingéniosité. Et pour l'éjection, il nous faudrait un petit planeur entièrement conçu en résine et en matériaux composites légers, sans aucun composant électronique ni ferreux. Un simple drone thermique. Il franchira le champ magnétique sans être perturbé.

Après un court moment de réflexion, Cameron frappa dans ses mains : — Allez-y. Faisons ça !

## **Chapitre 6: Premier Contact**

Quarante-cinq minutes plus tard, le petit planeur composite était prêt, posé dans la chambre de lancement secondaire. Il ne restait plus qu'à y insérer le message. Cameron avait puisé dans les ressources des trois cents membres d'équipage et déniché un cartographe doué pour le dessin. En quelques minutes, sur un support polymère brut, l'homme avait esquissé un croquis limpide : la silhouette de l'*Exodus*, les silhouettes humaines de ses occupants, et des lignes brisées symbolisant leur situation d'immobilisation forcée.

Une fois la trappe manuelle verrouillée, Aleda déclencha le ressort de poussée. L'engin léger glissa dans le noir, traversa l'anomalie dans un infime miroitement, puis, pris dans les courants d'une atmosphère invisible, commença à tourner lentement au-dessus de la cité mystérieuse.

À bord, toute l'équipe de commandement s'était figée dans l'attente d'une réponse. L'anxiété montait à chaque minute, rendant ce silence forcé de plus en plus pesant. Qui habitait cette planète suspendue ? Étaient-ils pacifiques ou hostiles ? Après tout, pourquoi se seraient-ils montrés bienveillants ? Les humains étaient bien placés pour savoir que toute rencontre avec l'inconnu engendre la peur et la violence. De plus, ce bouclier opaque qui dissimulait leur monde trahissait une méfiance évidente. Pourquoi une telle barrière ? Protégeait-elle ces êtres d'une menace extérieure qui planait sur eux ?

Une heure s'écoula. Une heure de doutes et de théories contradictoires.

Soudain, un signal d'alerte, aigu et totalement inattendu, retentit. Un bloc de texte s'afficha, caractère après caractère, sur le moniteur principal de la passerelle.

Barnais sursauta, pointant un doigt tremblant vers l'écran : — Hep ! Regardez ! Ça bouge !

Le texte se stabilisa. Les caractères étaient nets, écrits dans un alphabet parfait : « *Nous savons que vous êtes là et nous vous observons. Rendez-vous derrière le champ de force dans une heure. Seules deux personnes sont autorisées.* »

Cameron sentit ses muscles se crispier. Il actionna immédiatement l'intercom de Briseck, qui déboula illico sur la passerelle, les cheveux légèrement en bataille. — Alors, Cameron ? Vous avez établi un contact ? — Regardez vous-même, Monsieur Briseck. Qu'en pensez-vous ?

Le sponsor lut le texte, les yeux écarquillés, puis laissa échapper un soupir qui se voulait rassurant. — Eh bien... je dirais que c'est une excellente nouvelle. C'est positif ! Ils nous invitent. — Il n'y a rien qui vous choque dans cette invitation ? interrogea Cameron, le regard sombre et les bras croisés. — Heu... non, quoi donc ?

— Eh bien moi, si, répliqua le militaire d'une voix sourde. Ils écrivent et lisent notre langue à la perfection. Et pourtant, ils ne se sont pas manifestés plus tôt, alors que nous dérivons sous leurs fenêtres depuis des jours.

Briseck ajusta nerveusement sa veste, cherchant à minimiser l'affaire. — Il doit sûrement y avoir une explication logique... Une procédure de sécurité de leur côté. — Je vais leur demander directement, c'est le plus simple.

Cameron se tourna vers la console d'Aleda. — Allez-y Barnais, tapez ce message sur la bande brute et envoyez-le par le fil composite : « *Comment connaissez-vous notre langue et pourquoi ne vous êtes-vous pas manifestés plus tôt ?* »

Le canal resta inerte quelques secondes, puis la réponse ne tarda pas à s'afficher à la suite de leur question : « *Notre technologie avancée nous a permis de décrypter vos langages et vos transmissions de bord. Il nous a simplement fallu un certain temps de réflexion pour prendre une décision à votre sujet. J'espère que cette réponse vous convient, Monsieur Cameron.* »

Un silence de mort s'abattit sur la passerelle. Cameron resta un instant totalement immobile, les yeux fixés sur son propre nom qui brillait en lettres vertes sur l'écran d'urgence.

— Ils... ils connaissent votre nom, murmura Aleda, blémissant. — Ils ont piraté nos banques de données sans que notre IA ne s'en aperçoive, comprit Barnais, le souffle coupé.

Cameron prit une grande inspiration, dissimulant le trouble qui venait de le saisir, et dicta sa réponse d'une voix ferme : — Écrivez : « *Message reçu. À tout à l'heure, nous serons au rendez-vous.* »

Il se tourna vers le sponsor : — Alors, Monsieur Briseck, cela vous semble toujours aussi correct ? — Oui... bafouilla l'homme d'affaires, subitement moins assuré. Je pense qu'il n'y a pas à hésiter. De toute façon, est-ce que nous avons seulement le choix ? Nous sommes coincés ici. —

Vous avez raison. Je vais m'y rendre en personne. Et je compte y aller avec Barnais.

L'astrophysicien ouvrit de grands yeux ronds, totalement pris au dépourvu. Il se tassa sur son siège et répondit d'une petite voix qui manqua de muer : — Moi ? Heu... pourquoi moi ? Je suis un théoricien, Commandant, pas un diplomate de l'ONU !

Vasco s'approcha de lui par derrière et lui tapota vigoureusement l'épaule, un sourire espiègle aux lèvres : — Allez, Barnais, ne faites pas la poule mouillée. Vous allez vivre la plus grande aventure de l'histoire de l'humanité, je vous envie ! — Bien, bien... répondit-il en avalant sa salive, le teint pâle. D'accord. Si c'est pour la science...

— Il me semble évident qu'ils ont une sacrée avance technologique sur nous, reprit Vasco, redevenant soudainement très sérieuse. Comment ont-ils pu intercepter nos flux de données de manière si transparente ? C'est à la fois stupéfiant et profondément angoissant. — Affirmatif, conclut Cameron en s'éloignant vers l'armurerie de bord. Barnais, allez enfiler votre combinaison de sortie tout en composites. Et je vous conseille d'être extrêmement prudent dans vos propos là-bas. Pas de bavardages inutiles. Méfiance absolue.

Une heure plus tard, enveloppés dans le silence de leurs scaphandres composites, Barnais et Cameron franchirent la barrière magnétique. Quelques secondes à peine s'écoulèrent dans le vide noir avant qu'un engin spatial en forme d'œuf aplati, d'un blanc opale sans aucune soudure apparente, ne se matérialise devant eux. Dans un glissement parfait, une écoutille circulaire s'ouvrit. Avant même qu'ils n'aient pu activer leurs micro-propulseurs, les deux hommes furent littéralement aspirés à l'intérieur par un flux d'attraction invisible.

Le sas se referma, une atmosphère tiède et pure satura la pièce en quelques battements de cils. Les voyants de leurs casques passèrent au vert : l'air était parfaitement respirable. Ils purent enfin retirer leurs lourdes combinaisons de transit.

— Tout a l'air de se dérouler comme prévu et c'est même plutôt sympa, qu'est-ce que vous en dites, Commandant ? s'enthousiasma Barnais en étirant ses bras engourdis. — N'allez pas trop vite en besogne, Barnais, tempéra Cameron, la main posée instinctivement près de sa ceinture d'équipement. Restez vigilant.

Soudain, une section de la paroi glissa sans le moindre bruit. Une femme apparut. Elle était élancée, dotée d'une chevelure blonde lumineuse et d'une élégance naturelle saisissante. Sa voix, lorsqu'elle prit la parole, possédait une vibration mélodieuse, une certaine volupté au charme immédiatement irrésistible. — Bonjour à vous.

Barnais en resta bouche bée. Il ne put s'empêcher de réagir d'instinct, brisant tous les protocoles militaires : — Ça alors ! Mais... vous nous ressemblez, c'est impressionnant ! C'est à croire que vous venez tout droit de notre planète ! La jeune femme esquissa un sourire énigmatique, ses yeux d'une clarté profonde fixés sur le scientifique. — Oui, la galaxie est grande. Mais comme on dit chez vous : le monde est petit. — Incroyable... souffla Barnais, tournant la tête vers son supérieur. Même dans votre façon de parler, vos expressions... c'est hallucinant. — Vous savez, l'univers reproduit quelquefois les mêmes schémas en des endroits différents, expliqua-t-elle avec un calme désarmant, presque serein.

Cameron fit un pas en avant, brisant le sortilège pour recadrer la conversation. Son ton était courtois, mais ferme. — Au fait... nous ne connaissons pas votre nom. — Je me nomme Zintia. Et notre monde se nomme Zyrius. — Il faut reconnaître que ce nom vous va à merveille, intervint à nouveau Barnais, les yeux brillants. Chez nous, dans nos contes de fées, on ne fait pas mieux. Et... vous nous emmenez où, Zintia ? La jeune femme déplaça son regard vers le militaire. — N'êtes-vous pas curieux, Monsieur Cameron ? — Si, bien sûr, répondit le commandant en croisant les bras. Mais vous savez que notre astronef est immobilisé en plein vol et que mon équipage a besoin d'être rassuré. Notre situation est critique.

— Nous le savons, répondit Zintia d'une voix apaisante. Soyez sans crainte, vous pourrez les rassurer bien assez tôt. Votre but initial en quittant la Terre était bien l'exploration, n'est-ce pas ? Eh bien, profitez-en : vous y êtes. — Elle a raison ! appuya promptement Barnais. Cameron jeta un regard noir et étonné à son astrophysicien, lui intimant silencieusement l'ordre de se taire. — Vous allez rencontrer Zircon, continua Zintia sans prêter attention à leur muette tension. C'est un de nos éminents spécialistes, dédié aux sciences de la communication. Nous arrivons dans quelques minutes.

Avant qu'ils n'aient pu poser d'autres questions, le petit transporteur ivoire entama sa descente. Il se posa avec une douceur absolue, sans le moindre cahot, sur la plateforme supérieure d'un édifice gigantesque aux formes ondulées, presque liquides, qui semblait avoir poussé de terre plutôt que d'avoir été construit.

En sortant de l'ovni, Cameron et Barnais manquèrent de perdre l'équilibre. Le sol sous leurs pieds était fait d'une matière étrange, translucide et changeante, qui réagissait à la pression de leurs pas en diffusant des ondes colorées. On aurait dit un environnement virtuel, un effet de jeu vidéo hyperréaliste. Les aviateurs de l'armée appellent souvent le tarmac « le plancher des vaches », mais ici, cela n'avait décidément plus rien à voir.

Ils s'engagèrent à la suite de Zintia dans un large couloir. Il n'y avait aucune lampe, aucune ampoule : une clarté douce et apaisante semblait filtrer directement à travers les parois opalescentes. Enfin, ils débouchèrent devant une immense double porte, sculptée de motifs en relief complexes qui évoquaient des lignes de force magnétiques.

À leur approche, les panneaux s'écartèrent d'eux-mêmes, révélant la pièce qui s'ouvra devant eux.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans une salle vaste. Une table au plateau nacré, très longue, entourée de chaises stylisées, occupait les deux tiers de l'espace. Le deuxième habitant de cette planète les attendait, debout. Il était aussi parfait physiquement que Zintia. Celui-ci les salua d'un signe de tête :

— Bonjour Monsieur Cameron, bonjour Monsieur Barnais. Soyez les bienvenus.

Cameron prit immédiatement la parole. Il savait que Barnais avait la réplique facile et il n'avait aucune envie de traîner sur des banalités :

— Enchanté. Je suis le commandant Cameron et voici Barnais. Je suppose que vous êtes Zircon ?

— Tout à fait. Vous avez sûrement des tas de questions. Vous avez pu remarquer que nos structures sont suspendues ; c'est une question pratique et écologique... c'est bien comme cela que vous dites sur Terre ?

— Dites-moi, où sont les habitants ? On ne voit personne.

— Ils vaquent à leurs occupations. Notre mode de vie n'a rien en commun avec le vôtre, et vous m'excuserez s'il n'y a pas eu de comité d'accueil.

— Je n'en demandais pas tant, c'était juste une question. Mais alors, pourquoi ce bouclier ?

Cameron observait cette pièce fascinante avec ces courbes apaisantes, faisant contraste avec la stature de Zircon. À travers cette vaste fenêtre qui ressemblait à un hublot gigantesque, il contemplait cette vue avec les cités suspendues. En contrebas s'étendait la végétation, un spectacle irréel et magique. Cet espace qu'il avait du mal à définir comme une pièce dégageait une sensation de paix et de sérénité. Bien que dépourvue de tout objet, elle lui semblait parfaite sans fausse note. Aussi surprenant que la réponse de Zircon, qui était directe sans fioriture. Sa voix était cristalline et limpide ; il aurait pu la comparer à l'écoulement d'un torrent en pleine montagne. Il voulait se sentir rassuré devant cet imposant Zyrien qui l'intimidait, ne sachant pas encore où il avait mis les pieds. Zircon inspirait force et respect.

— Voir et ne pas être vus, c'est une question de sécurité, expliqua Zircon. Voyez-vous, notre galaxie compte plus de cent planètes à différents niveaux d'évolution. C'est pour cela que nous devons rester vigilants.

— Nous qui avons tant de mal à trouver la moindre trace de vie, je suis étonné par ces révélations, intervint Barnais. Nous n'avons pourtant jamais eu de contacts.

— Pourquoi voudriez-vous que d'autres civilisations vous contactent ? Vous êtes loin d'être uniques et, lorsque l'on voit tous les problèmes que vous rencontrez, vous êtes considérés comme des primitifs.

Cameron reprit la parole pour défendre son espèce :

— Il faut nous laisser le temps. Nous avons déjà fait pas mal de progrès.

— Oui, ce qui est triste, c'est que vous progressez dans les technologies, mais la sagesse ne suit pas. N'oublions pas que vous avez tenté de vous autodétruire par deux fois.

— On dirait que vous en savez beaucoup sur notre histoire... Comment faites-vous ?

— Nous avons des observateurs, répondit Zircon laconiquement. Zintia va vous faire visiter la cité en la survolant, puis vous pourrez rejoindre votre astronef. Nous enverrons un message pour que vos compagnons vous récupèrent. On se revoit dans huit heures de votre temps terrestre. Un comité se réunit actuellement pour analyser votre situation.

Barnais, dont la curiosité malade semblait immunisée contre l'aura écrasante de leur hôte, brisa le silence d'une voix un peu trop forte :

— Dites-moi... Et votre temps à vous, il est calculé sur quelle base ?

— Nous ne prenons pas le temps en compte, répondit calmement Zircon, ses yeux bleus fixés sur l'astronavigateur. Pour nous, cette notion est tout à fait accessoire.

Un frisson d'incompréhension traversa les deux Terriens. Barnais, loin de se laisser démonter, insista, les sourcils froncés :

— Comment faites-vous cela ? On est bien obligé de calculer le temps pour certaines choses, non ? Pour planifier, pour construire... pour vivre, tout simplement ?

— Aucun problème ne découle de cela, répliqua Zircon d'un ton presque professoral. Notre cerveau central s'occupe de la totalité des flux. Nous savons tous, par un instinct partagé, exactement quand nous devons accomplir nos tâches. Le temps n'est pas une prison chez nous, c'est un arrière-plan.

— Évidemment, reprit Cameron d'un air las, choisissant délibérément de ne plus s'étonner de rien pour masquer son vertige conceptuel. Ça tombe sous le sens.

Le signal du départ était donné. De retour dans le cockpit profilé du petit aéronef aux côtés de Zintia, le choc visuel fut immédiat. Les deux hommes découvrirent à travers les parois transparentes des structures en total décalage avec le rationalisme géométrique de la Terre. Ici, l'angle droit n'existait pas ; il n'y avait que des courbes harmonieuses, des spirales de lumière et de matière s'entrelaçant dans un ballet architectural sans fin. De cette physique extraterrestre émanait une sensation de confort absolu et un apaisement mental si puissant que Barnais et Cameron le ressentirent physiquement, comme une caresse sur leur système nerveux. Cameron se sentait littéralement bluffé, submergé par une vague d'euphorie douce. Son cerveau, totalement sous le charme de cette technologie invisible, absorbait cette énergie bénéfique, oubliant presque le danger.

— Dites, Zintia... murmura le commandant, la voix feutrée par l'émotion. Cette architecture... elle est vraiment inattendue. Elle semble presque vivante.

Zintia tourna vers lui son visage parfait, un sourire énigmatique aux lèvres :

— Oui. C'est comme une musique douce... mais une musique que vos oreilles ne pourraient pas entendre.

Mais la parenthèse enchantée fut de courte durée. Le petit astronef se propulsa sans un bruit jusqu'à la limite interne du champ de force, là où le ciel azur de la planète se heurtait à la frontière invisible du dôme. Brutalement, la sensation de plénitude s'évanouit, ramenant les deux hommes à la lourde réalité de leur condition. Un sentiment d'amertume les envahit tandis qu'ils réenfilèrent la rigidité inconfortable de leurs combinaisons spatiales sous le regard lointain et le sourire charmeur de Zintia. Les sas s'ouvrirent sur le vide. Ils s'accrochèrent fermement aux deux cordons de sécurité reliés à la carlingue massive de l'Exodus, laissant derrière eux ce paradis suspendu.

Lorsqu'ils franchirent le sas de la salle de contrôle de leur propre vaisseau, l'atmosphère changea du tout au tout. Briseck les attendait, arpentant la pièce à grands pas, trépignant d'une impatience non dissimulée.

— Alors ? lança le sponsor dès qu'ils eurent retiré leurs casques. Racontez-moi tout ! Ne me cachez rien !

Le climat de sérénité vola en éclats. Cameron prit le temps de reprendre son souffle puis conta leur aventure passionnante. Autour d'eux, les techniciens et les officiers s'étaient rapprochés, les yeux écarquillés, les oreilles aux aguets, tous assoiffés de révélations extraordinaires sur ce peuple mystérieux.

Mais à la fin du récit, le silence qui s'installa fut glacial.

— Eh bien... conclut Briseck, le visage fermé et le ton lourd de déception. Tout cela est bien excitant pour des philosophes, messieurs, mais vous n'avez strictement rien appris qui nous fasse avancer ! Nous ne savons rien de leurs intentions, ni de leurs technologies militaires !

— Certes, répondit calmement Cameron, mais je pense que vouloir aller trop vite avec eux serait une grave erreur. De plus, soyons réalistes : nous n'avons pas vraiment le choix. Ce peuple est tellement en avance sur nous qu'il pourrait nous écraser d'un geste... ou nous être d'une utilité salvatrice.

— Il nous reste à peine quelques heures avant votre prochaine rencontre, reprit le sponsor, la voix basse et calculatrice. Ce qui est profondément frustrant, c'est que vous êtes les seuls à pouvoir dialoguer avec ce Zircon. Nous n'avons aucune image de lui, aucun relevé télémétrique, rien pour nous faire une idée précise de ce à quoi nous faisons face. La sécurité de cette mission est en jeu. C'est pourquoi je propose — j'exige, même — de vous munir d'une micro-caméra cachée dans les scellés de vos combinaisons.

Un lourd silence pesa sur la passerelle. Cameron fixa Briseck, sentant le piège se refermer.

— C'est une possibilité technique, approuva le commandant après une légère hésitation qui trahissait son inconfort. Mais c'est aussi une solution qui comporte un risque immense. Si nous voulons établir un véritable climat de confiance avec Zircon, commencer par l'espionner pourrait tout détruire. De plus, je doute fort que nous puissions transmettre les images en direct à travers leur bouclier énergétique.

Briseck fit un pas vers lui, le regard brillant d'une lueur obstinée, presque menaçante :

— Qu'est-ce que l'on risque, commandant ? Ce n'est pas un crime d'ouvrir les yeux ! Et puis, j'estime que nous aurons ainsi une bien meilleure vision de la situation. C'est moi qui finance cette expédition, Cameron. On y va avec cette caméra, ou on n'y va pas du tout.

Du haut de son mètre soixante-cinq, le crâne à moitié dégarni mais le verbe haut, Briseck n'avait pas la moindre intention de faire de la figuration ou de se laisser marcher sur les pieds. Il tourna les talons et prit congé sur ces mots, laissant derrière lui une atmosphère lourde de non-dits. Une fois seul avec son équipe, Cameron sentit le poids écrasant de la responsabilité s'alourdir un peu plus sur ses épaules.

Barnais, quant à lui, semblait totalement imperméable à cette tension. Il continuait de raconter leur périple à qui voulait l'entendre, visiblement fier de son privilège exclusif. Il décrivait Zintia comme une créature d'une perfection absolue, sans chercher à dissimuler une admiration presque exagérée, voire mystique, à son égard.

— Barnais, ne soyez pas si optimiste, tempéra le commandant d'une voix sombre, coupant court à son enthousiasme. Pour l'instant, nous n'avons qu'effleuré la surface d'un abîme de secrets. Pour moi, il y a de sacrés trous

dans la raquette. Posez-vous la question : d'après vous, quel est leur principe de l'hospitalité ? Est-il seulement comparable au nôtre ?

Un court silence s'installa sur la passerelle avant que Vasco ne l'interrompe, un sourire en coin :

— Je dirais qu'ils auraient au moins pu vous offrir une bière, pourquoi pas ! s'amusa-t-il.

— Bien vu, Vasco. C'est précisément ce genre de détail qui m'interpelle, répondit instamment Cameron. Je n'ai rien vu qui ressemble à de la chaleur humaine. Mis à part une immense pièce vide, il y avait une absence totale de symboles, de souvenirs, de décoration... Rien, absolument rien qui n'indique une culture ou une identité propre. Tout est trop lisse.

— Il me semble que vous allez un peu vite en besogne, intervint Barnais, empressé de défendre sa théorie et le souvenir de sa nymphe extraterrestre. Je pense que cette épuration tient sûrement à leurs coutumes, à leur philosophie de vie.

— Arrêtez, Barnais, vous êtes complètement à côté de la plaque ! répliqua Cameron, le ton sec. Réfléchissez. Vu la faible densité et l'atmosphère de cette planète, ces êtres devaient être grands, filiformes et fluets, n'est-ce pas ? C'est ce que toutes nos simulations prévoient. Or, ce n'est pas le cas. Au contraire, ils sont idéalement, presque biologiquement, proportionnés.

— Désolé, commandant, mais suivant les lois de la gravité universelle, ma théorie devrait pourtant se vérifier, persista l'intéressé, refusant de démordre.

— C'est bien ce que je disais : vous avez tout faux !

Cameron éprouva une pointe de satisfaction intérieure à rabattre ainsi le caquet de son « Monsieur-je-sais-tout » de service. Cela passait un peu sa frustration face aux mystères de cette planète.

Aleda sortit alors de son long silence, captant l'attention de toute la pièce :

— Je pense qu'il serait encore bien prématuré de tirer des conclusions définitives, dit-elle d'une voix posée. Pour le moment, nous ne savons

pratiquement rien de ce monde. On ne peut pas juger une espèce sur une simple pièce vide.

Cameron soupira, passant une main fatiguée sur son visage, puis croisa le regard de son ingénieur :

— OK. Préparez-moi ce petit gadget. Briseck aura son jouet et il sera content. Mais restez sur vos gardes.

## Chapitre 7 : Zora

À l'heure exacte du rendez-vous, ils se retrouvèrent installés dans le mini-astronef. La micro-caméra de Briseck était là, invisible, soigneusement incrustée dans un bouton factice de leur combinaison. L'appareil glissa sans un bruit à travers le champ de force. Quelques minutes plus tard, ils pénétraient à nouveau dans la grande salle d'audience. Mais cette fois, à leur immense surprise, la pièce avait perdu sa désolante vacuité : plusieurs personnes y étaient déjà confortablement installées.

Zircon, imposant et impassible, fit les présentations d'une voix toujours aussi cristalline. Très vite, un détail frappa Cameron : tous les occupants de ce monde partageaient une curieuse particularité nominale, leurs noms commençaient invariablement par la lettre Z. L'assemblée comptait six femmes, dont l'une, particulièrement magnétique, se nommait Zora, et six hommes.

Une autre nouveauté, bien plus troublante encore, vint frapper leurs esprits. La longue table au plateau nacré, si désespérément vide quelques heures plus tôt, était désormais généreusement garnie de mets colorés et d'une étrange boisson ambrée. On aurait dit que ce monde avait matérialisé ce festin à la seconde même où Cameron en avait fait la remarque à son équipage, comme pour faire mentir ses doutes.

Barnais, affichant un air triomphant et un petit sourire narquois, se pencha vers le commandant et murmura à mi-voix :

— Je vous l'avais bien dit !

Cameron ne répondit rien. Il se contenta de lui jeter un regard agacé qui en disait long sur sa frustration. Ce timing parfait l'inquiétait plus qu'il ne le rassurait.

— Monsieur Cameron, commença Zircon, captant immédiatement l'attention du groupe. Nos équipes étudient actuellement votre problème, autrement dit : comment débloquer les commandes de votre transport en orbite. Pour vous faire patienter pendant nos analyses, vous pourrez visiter quelques quartiers de notre belle cité. Pour cela, Zora sera votre guide. En attendant, je vous en prie, servez-vous et appréciez nos mets ainsi que notre boisson.

— Merci pour votre hospitalité, Zircon, répondit Cameron en s'approchant de la table, les yeux rivés sur les plats. Ce sont des fruits, je suppose ? demanda-t-il tout en examinant ces aliments aux formes géométriquement parfaites, presque trop lisses pour être réels.

— Tout à fait, valida l'hôte zyrien. Et cette boisson est également extraite de certains de nos fruits les plus mûrs.

— Tout cela m'a l'air fort appétissant... murmura le commandant. Mais dites-moi, votre écosystème doit bien abriter des animaux ? Tout cela est sûrement fascinant à titre comparatif avec notre propre planète.

— Zora vous emmènera les observer, répondit l'extraterrestre avec un calme olympien. Je vois que notre faune suscite votre intérêt ?

— Avec grand plaisir !

Ils quittèrent la réunion, s'arrachant à cette atmosphère étrange et feutrée pour emboîter le pas à Zora. Les deux officiers la suivaient docilement, comme deux petits chiens suivraient leur maître. Ce constat n'était pourtant pas pour leur déplaire, car Zora était la créature absolue dont tout être humain pouvait rêver. Elle semblait être un mélange unique et parfait des stars les plus en vue du moment : des yeux de velours profondément envoûtants, un regard d'une sensualité troublante et un visage d'une rare beauté, capable de rendre n'importe quel homme instantanément amoureux.

Elle était vêtue d'une tunique en deux pièces au décolleté élégant, subtil mariage de couleurs dorées, jaunes et bleues qui faisaient ressortir l'éclat de sa chevelure blonde. Sous les yeux ébahis et totalement captivés de Barnais, le souvenir de Zintia s'était déjà complètement évaporé.

Se retournant vers eux, Zora leur adressa un sourire qui fit rater un battement au cœur de Barnais.

— Allons-y, messieurs, annonça-t-elle d'une voix mélodieuse. Je vous emmène en dessous, directement sur la planète.

Le petit astronef descendit rapidement, fendait l'atmosphère sans le moindre soubresaut, avant de se poser en douceur au cœur d'une clairière verdoyante.

— Tenez, mettez ces bracelets, ordonna soudain Zora en leur tendant deux fins anneaux métalliques. C'est au cas où un danger surviendrait. On ne sait jamais... la nature est particulièrement sauvage, ici.

— Et ça fait quoi, au juste ? demanda Cameron, un sourcil levé, tout en bouclant le fermoir autour de son poignet.

— C'est très simple : il suffit d'appuyer sur ce bouton central. Cela émet instantanément des ondes parasites qui repoussent les animaux. En même temps, sachez que c'est une balise de localisation très précise.

— Un genre de GPS, en quelque sorte, murmura Barnais, plus intrigué que rassuré. Quelle sorte d'animaux lisez-vous dans vos répertoires sur cette planète ?

— Je suppose que ce sont un peu les mêmes espèces que sur la Terre, répondit Zora d'un ton léger. Tenez, regardez ces oiseaux là-bas !

— Effectivement... on dirait de gros perroquets aux plumages électriques, s'étonna le commandant, les yeux rivés sur la canopée.

— Attention, restez à couvert ! avertit soudain Zora, sa voix se teintant d'une brusque fermeté. Là-bas, il y en a de bien plus dangereux.

— Et ces genres de cabanes, au loin... c'est quoi ? l'interrompit Barnais en pointant du doigt des structures rudimentaires qui émergeaient de la lisière de la jungle.

Les deux hommes restèrent un instant sans voix face à cette végétation dense et incroyablement riche en couleurs. Cette nature exubérante affichait une telle abondance que tout cela tenait du miracle. Quelques cris d'oiseaux exotiques achevaient de compléter cette ambiance typique d'un paradis originel.

Pourtant, ces cabanes que Barnais venait de remarquer ajoutaient une fausse note dissonante, un élément qui faisait cruellement tache dans ce

décor idyllique. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : des habitants vivaient ici, sur le sol, mais de toute évidence pas au même niveau technologique ni social que les Zyriens des cités suspendues. En tant que scientifique, le cerveau de Barnais tournait déjà à plein régime, élaborant de multiples scénarios et théories sur cette ségrégation planétaire.

Cameron, de son côté, était quant à lui totalement absorbé par la contemplation de Zora et de sa perfection physique.

Le spectacle qui l'entourait était hallucinant. Les couleurs étaient d'une vivacité telle qu'il n'aurait même pas pu s'en faire une idée en rêve. C'était un tableau irréel, une ambiance proprement féerique. Son cerveau planait, éprouvant toutes les difficultés du monde à se situer dans l'espace ; il était littéralement happé, magnétisé par cet environnement. Il lui sembla tout à coup que le temps n'avait plus la moindre importance, s'étirant et se dissolvant dans l'air tiède.

Il écoutait la voix de Zora, cette belle Zyrienne aux lignes parfaites. Tout ce paysage, cette présence, ce parfum ambiant... le mélange agissait sur lui comme une drogue puissante, engourdissant ses réflexes de militaire. Durant ce laps de temps auquel il aurait été bien incapable de donner une durée exacte, rien d'autre n'existait à ses yeux. Puis, de manière presque brutale, son esprit fut arraché à sa torpeur et revint à la dure réalité. Zora venait de prononcer des phrases qui agirent comme un déclencheur magique.

— Des primitifs, il y en a partout, venait-elle de répondre d'un ton volontairement évasif.

— Et on peut les voir de plus près ? insista Barnais, que l'effet hypnotique de la planète ne semblait pas atteindre.

— Nous allons nous approcher un peu pour les observer sans risquer de nous faire repérer. Tenez, regardez dans cet appareil.

Zora lui tendit un boîtier profilé.

— Effectivement, ce sont des jumelles à haute définition... Incroyable ! s'exclama le commandant en ajustant l'optique à ses yeux. J'en aperçois quelques-uns à la lisière des bois. Ils... ils ressemblent étrangement à des humains !

— Oui, vous savez, la nature reproduit souvent les mêmes schémas à travers le cosmos, répondit Zora sans ciller.

Barnais lui arracha presque l'appareil des mains pour coller ses yeux aux lentilles. Un juron lui échappa :

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il, la voix tremblante de stupeur. C'est du "copier-coller" ! Qui aurait pu croire une chose pareille ? Des hommes... ici ?

— C'est ainsi, coupa Zora d'une voix soudainement glaciale et sans réplique. Venez, on repart immédiatement. Il vaut mieux ne pas s'attarder dans les parages.

Une fois réinstallés à l'intérieur de l'habitacle épuré de l'astronef, Zora se tourna vers eux et leur fit un léger signe de la main, les invitant à relâcher leur vigilance.

— Vous pouvez quitter vos bracelets, ordonna-t-elle d'une voix feutrée. Nous ne risquons plus rien ici.

Cameron détacha le fermoir métallique, mais ses yeux restèrent fixés sur la structure du tableau de bord. L'absence totale de technologie visible le fascinait autant qu'elle le déstabilisait.

— Dites-moi, Zora... comment fonctionne exactement cet engin ? demanda le commandant en faisant courir son regard sur les parois lisses et immaculées. On ne voit pas le moindre bouton, aucun levier... Comment faites-vous pour le piloter ?

— Eh bien, c'est une technologie fluïdique, expliqua-t-elle avec un calme désarmant. Il suffit de poser les mains sur les montants du siège et de détendre son esprit. On entre alors en communication directe avec l'appareil, puis on le contrôle par de simples pulsions mentales.

Elle tourna lentement ses grands yeux de velours vers le commandant, un sourire presque défiant, teinté d'une mystérieuse ironie, au coin des lèvres :

— Voulez-vous essayer ?

— C'est... assez tentant, répondit Cameron, pris d'une légère hésitation. Vous croyez vraiment que j'en serais capable ? Un esprit humain peut se synchroniser avec vos machines ?



— Il n'y a aucune raison que vous n'y arriviez pas, répliqua Zora dans un souffle. Tenez, asseyez-vous ici. Vous ressentez cette vibration ?

— Oui... c'est assez excitant, murmura Cameron, une vague de chaleur le traversant. Mais ce n'est pas mon rôle. Je dois garder la tête froide.

Cherchant à reprendre contenance, il se leva du siège de pilotage. En se réaxant, son geste manqua de précision et il effleura par mégarde la main de Zora.

La réaction fut instantanée, foudroyante. À la surprise totale de Cameron, un arc électrique invisible sembla relier leurs deux esprits dans une connexion mentale fulgurante. Son corps fut aussitôt envahi de

picotements intenses, une onde d'énergie pure qui se propagea le long de sa colonne vertébrale jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Que se passe-t-il ? répliqua-t-il aussitôt, le souffle court, profondément déstabilisé par cette décharge d'énergie inédite.

— Non... rien. Ne faites pas attention, minimisa aussitôt Zora.

Mais son assurance venait de se fissurer. Son regard devint fuyant, et elle retira vivement sa main.

— C'est une chose courante, reprit-elle d'un ton qui manquait cruellement de conviction. C'est sûrement de l'énergie résiduelle de l'astronef que votre corps a emmagasinée malgré lui.

— Peut-être... Mais je me sens étrangement euphorique, confia Cameron, les yeux fixés sur la jeune femme. Et je crois... je crois que je suis connecté avec vous, d'une manière ou d'une autre. C'est comme si j'étais aimanté à votre présence. Et pour être franc, je ne vais pas m'en plaindre...

— Oui, je le ressens aussi, murmura Zora, presque pour elle-même, l'air troublé. Mais cela va sûrement passer. Ce n'est que temporaire.

Resté en retrait, Barnais avait observé toute la scène. Il n'avait pas manqué de remarquer à quel point Cameron était tombé sous le charme hypnotique de leur guide. Se sentant ouvertement délaissé et piqué dans son orgueil, il intervint d'un ton badin :

— Eh bien, moi aussi je la toucherais bien ! lança-t-il, un brin jaloux, en faisant un pas en avant.

— Barnais, surtout pas ! l'interrompit sèchement Cameron, le ton militaire reprenant le dessus. Je doute fort que vous sachiez vous contrôler, et puis rien ne dit que cela produise le même effet avec vous.

— Le commandant a raison, intervint Zora, volant au secours de Cameron.

En secret, la belle Zyrienne luttait contre des pulsions internes qu'elle était bien incapable d'expliquer scientifiquement. Elle jeta un regard trouble à Cameron avant d'ajouter :

— Je pense que nos fluides corporels sont entrés en symbiose... et on dirait bien qu'ils sont biologiquement compatibles.

Cette révélation fit l'effet d'une bombe dans l'esprit du commandant. Compatibles ? Comment deux espèces nées sur des planètes différentes pouvaient-elles partager une telle affinité cellulaire ? De plus en plus intrigué par cette femme, par les mystères de ce monde et par cette sensation grisante qui refusait de le quitter, Cameron enchaîna, cherchant à percer le secret de leur avance technologique :

— Dites-moi, Zora... quelle est votre source d'énergie ? Si je ne suis pas trop curieux...

— Oui, c'est tout à fait vrai, commandant ! réagit Barnais aussitôt, sortant de sa jalousie pour retrouver son âme de chercheur. Vous m'avez devancé, j'allais poser la même question !

— Eh bien, reprit Zora en se calant contre la paroi lisse, je ne suis pas censée dévoiler tous nos secrets, mais je vais tout de même vous donner quelques indices. En ce qui concerne la lumière qui nous entoure, vous avez pu remarquer qu'elle se propage de manière diffuse, sans source apparente. C'est une spécificité biologique et géologique de notre planète. Un matériau unique, présent dans le sol et nos structures, stocke l'énergie solaire et rediffuse la lumière en continu. C'est la raison pour laquelle, chez nous, les nuits sombres n'existent pas comme sur la Terre.

— Et pour ce qui est de l'énergie mécanique ? Enfin, la force motrice... Vous voyez ce que je veux dire ? relança le commandant.

— C'est exactement le même principe. Ce matériau retient également les flux magnétiques et thermiques. Nous ne faisons que canaliser et stocker cette charge, ce qui nous procure une source d'énergie propre et virtuellement infinie.

Barnais écoutait, littéralement captivé, les yeux brillants :

— Ça alors, c'est vraiment génial ! Si je pousse votre raisonnement, on baignerait donc ici dans un champ énergétique permanent ?

— Tout à fait, Monsieur Barnais. C'est ce flux constant qui rend notre planète aussi luxuriante et notre nature si exubérante.

— Donc, si j'ai bien compris, ce petit astronef se déplace uniquement grâce à cette énergie ambiante qu'il capte, stocke et décuple en quelque sorte ?

— Encore bien vu, concéda-t-elle avec un sourire appréciateur. C'est le principe fondamental. Tout est une simple question de syntonisation entre la machine et le champ planétaire.

— Ce qui signifie... commença Barnais en aiguisant son esprit logique, qu'en dehors du bouclier protecteur, votre appareil ne fonctionne plus, faute de carburant ambiant ?

Un silence flotta dans l'habitacle. Zora le fixa un instant, surprise par la clairvoyance du scientifique, puis glissa avec un clin d'œil complice :

— C'est exact... Mais attention, je ne vous ai jamais dit cela.

— Une autre question, intervint Cameron, dont le regard n'avait pas lâché la jeune femme. Est-ce cette même énergie omniprésente qui entretient votre apparente éternité, cette beauté et la perfection de votre physique ?

— Je dois avouer, Monsieur Cameron, que c'est un facteur biologique qui joue un rôle prédominant dans notre régénération cellulaire, répondit-elle d'une voix plus grave. Mais il n'y a pas que cela. Notre génétique y est aussi pour beaucoup.

— En définitive, ce monde serait une sorte d'Éden, conclut Barnais, presque rêveur.

— Je crois comprendre ce que vous entendez par ce mot mythologique. Oui, sans doute... de votre point de vue de Terriens.

— Une dernière question, insista le commandant, cherchant à percer le réseau de ce peuple. Comment communiquez-vous entre vous ? Je ne vois aucun terminal, aucun système de radio à vos poignets ou sur les parois.

— Pour tout vous dire, à cette distance, c'est par le biais du Pidgis que nous transmettons nos données, ici. Une fois dans la cité suspendue, c'est différent : nos esprits sont tous connectés à un réseau global.

— Pidgis ? C'est quoi, exactement ? s'étonna Barnais.

— C'est le nom de ce petit astronef intelligent à bord duquel nous nous trouvons. Il est vivant, d'une certaine manière.

— Original, mais plutôt sympathique ! admit Barnais. Il faut avouer que cet engin est bien plus qu'un simple moyen de transport. C'est une excellente idée de lui avoir donné une identité propre.

Soudain, Barnais jeta un coup d'œil distrait par le hublot et se redressa :

— Regardez, il y en a un autre qui se pose juste là, pas très loin de nous !

Zora, du haut de son mètre soixante-quinze, pencha la tête vers la paroi transparente pour visionner le nouvel arrivant. À cet instant, Cameron se figea, littéralement hypnotisé par la chevelure blonde de la Zyrienne qui ondulait sous ses yeux, renvoyant des reflets d'or pur sous la lumière permanente de ce monde.

— C'est une patrouille de surveillance, annonça Zora en se redressant, brisant le charme. Il va falloir que l'on se quitte. Je dois aller rendre mon rapport à Zircon sans tarder. On se revoit dans six heures, selon votre montre.

L'aéronef remonta vers la lisière du dôme. À la frontière invisible du bouclier, alors que le moment de basculer dans le vide spatial approchait, Cameron fit un pas vers elle. Sans réfléchir, il saisit les deux mains de Zora dans les siennes. Ses gants de combinaison semblaient n'offrir aucune barrière à ce qu'il ressentait.

— J'espère que l'on va vite se revoir, dit-il, les yeux ancrés dans les siens. J'attends notre prochaine rencontre avec une véritable impatience.

À l'instant précis où il prononçait ces mots, le miracle — ou le piège — se reproduisit. Une vague d'une douceur infinie et d'une puissance énergétique colossale submergea son corps tout entier. C'était bien plus intense encore que la première décharge. Le flux traversa ses veines, faisant battre son cœur à tout rompre, et le plongea instantanément dans un état second, une euphorie éthérée dont il ne réalisa pas immédiatement l'ampleur ni le danger.

Zora ne retira pas ses mains. Ses yeux de velours se troublèrent un court instant avant qu'elle ne réponde :

— Comptez sur moi, Cameron. Je serai là.

Cette phrase résonna dans l'esprit du commandant comme un écho puissant, obsédant, tandis qu'il franchissait le sas, sentant cette mystérieuse énergie extraterrestre bouillonner en lui comme un fluide sacré.

De retour dans la salle de pilotage de l'Exodus, l'ambiance n'était plus la même. Barnais, dont le sens de l'observation s'était affûté au cours des dernières heures, remarqua immédiatement le changement radical chez son supérieur.

— Ça va, commandant ? s'inquiéta-t-il à mi-voix. Je ne vous sens pas dans votre état normal.

— Ça va, Barnais, pas de soucis, répondit Cameron d'une voix étrangement monocorde. Juste... un peu de fatigue.

Vasco, sceptique par nature, s'approcha à son tour, croisant les bras en fixant le commandant d'un regard perçant :

— Vous en êtes vraiment sûr, patron ? Vous êtes livide.

— Oui... Bon, allez, c'est vrai, j'ai un peu mal à la tête, avoua Cameron en massant ses tempes d'un geste machinal. C'est une sensation bizarre... On dirait que mon cerveau est devenu trop grand pour mon crâne. Comme s'il bouillonnait.

— Vous voulez que j'appelle le médecin de bord ? proposa Vasco, de plus en plus inquiète.

— Non, ça va passer. Je vais aller m'allonger une heure dans mes quartiers, et après cela ira mieux. Laissez-moi un peu de temps.

Dès que la porte automatique se referma sur le commandant, Aleda interpella immédiatement Barnais. Son visage traduisait une vive inquiétude :

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé là-bas ? Je ne l'avais jamais vu comme ça. On dirait qu'il a subi un choc électrique ou une sorte de traumatisme invisible. En tout cas, il n'est vraiment pas bien.

— Je vous expliquerai les détails plus tard, murmura Barnais, le regard fuyant. Mais avant, il faut absolument que je voie Briseck.

— Attendez, il y a autre chose, l'interrompit l'ingénieure en le saisissant par le bras. Avant que vous n'arriviez, j'ai lancé un diagnostic approfondi sur les rares systèmes de l'Exodus encore accessibles. Regardez ce que le scanner vient de sortir...

Barnais se pencha sur la console holographique. Ses yeux s'écarquillèrent.

— C'est quoi ça ? On dirait que... l'Exodus s'enfonce dans le champ de force ?

— Oui, ou plutôt c'est le dôme qui nous englobe petit à petit, comme une toile d'araignée, répondit Aleda d'une voix blanche. Le flux énergétique a progressé de plus de quinze centimètres depuis votre départ. Il rampe sur la coque.

— Bordel de merde ! lâcha Barnais, sentant une sueur froide lui glisser dans le dos. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Qu'est-ce qu'ils nous font là, à la fin ?!

— Comme vous dites... Si ce champ de force finit par nous entourer complètement, sa signature énergétique nous masquera totalement. L'Exodus ne sera plus visible pour personne sur les radars interstellaires. Nous serons effacés des cartes.

Vasco, elle aussi stupéfaite par cette terrifiante découverte, fixait l'écran, blême :

— J'ai compris... C'est un piège. Ils nous font patienter avec de belles paroles et des visites guidées, et lorsque l'on sera complètement invisibles, nous serons coincés ici pour toujours. Prisonniers sous cloche.

Barnais réalisa tout d'un coup que la situation s'aggravait à une vitesse exponentielle. Le temps jouait contre eux.

— Il va falloir en informer Cameron immédiatement, décréta l'astronavigateur. On ne peut plus continuer comme ça, il doit prendre une décision militaire !

— Vous croyez vraiment que c'est une bonne idée, dans l'état où il se trouve ? le tempéra Aleda. Il me semble qu'il a pris un sacré coup sur la cafetière là-dessous. Pour ce qui est d'être objectif et de prendre une décision rationnelle, j'ai un sérieux doute.

Barnais passa une main nerveuse sur son visage. Le commandant était hors-jeu.

— Oui, vous avez raison... Il faudrait peut-être que j'en parle directement à Briseck, alors ? Qu'en pensez-vous ?

— Encore une mauvaise idée ! intervint Vasco d'un ton sans réplique. Si vous voulez déclencher une panique générale à tous les ponts et saboter le moral de l'équipage, c'est exactement ce qu'il faut faire. Briseck va péter un câble.

— Mince, c'est vrai... De ce côté-là aussi, on est coincés, jura Barnais entre ses dents. Bon dieu, et Cameron qui est complètement déboussolé, littéralement magnétisé par cette Zora...

— Attendez, c'est qui, cette Zora ? l'interrompit Vasco, les yeux plissés. C'est elle qui explique son état ?

— Vous ne croyez pas si bien dire. C'est... c'est pas rien de le dire, en fait. Il faut qu'on visionne tout de suite les enregistrements de la micro-caméra cachée sur sa combinaison. Vous allez tout comprendre.

Quelques minutes plus tard, isolés dans un sous-sas technique, Vasco et Aleda durent se rendre à l'évidence en visionnant les fichiers cryptés : Cameron était bel et bien sous l'emprise quasi hypnotique de la Zyrienne. Les décharges d'énergie lors de leurs contacts physiques crevaient l'écran.

— Pas étonnant... souffla Vasco, presque fascinée par les images. Des femmes d'une telle stature, on n'en rencontre pratiquement jamais sur Terre. C'est une perfection tellement absolue que même dans nos rêves les plus fous, on aurait du mal à l'imaginer.

— Ce n'est pas ça qui me frappe le plus, intervint Aleda, le regard rivé sur les détails en arrière-plan. C'est ta réflexion, Vasco. Regardez-les bien. On dirait presque des humains. Et si vous observez attentivement le paysage de la planète, avec cette clairière et ces arbres, on pourrait tout aussi bien être sur la Terre. Sauf pour ces cités volantes.

— Oui, c'est exactement ce que j'ai pensé moi aussi en étant là-bas, acquiesça Barnais. Mais comme Zora l'a dit, la nature reproduit souvent les mêmes schémas à travers le cosmos. C'est tout à fait possible. Là-dessus, même nos physiciens terrestres sont d'accord. Le problème, c'est de savoir si cette ressemblance est un hasard... ou un miroir aux alouettes.

Après de mûres réflexions face à ces énigmes non élucidées, ils décidèrent finalement de briser le silence et d'en faire part à Briseck. Contre toute attente, le sponsor ne sut pas quoi répondre, lui aussi instantanément captivé et sous le charme hypnotique de Zora en visionnant les images.

— C'est vrai que c'est tout à fait surprenant, balbutia Briseck, tentant de retrouver une posture rationnelle. Mais soyons logiques, messieurs... Nous recherchons bien depuis des décennies des planètes similaires à la Terre. Alors, qu'il y ait des êtres d'apparence humaine dessus, après tout, pourquoi pas ? Dans cette folle aventure, on ne peut que se réjouir qu'il y ait de si belles créatures. Si je comprends bien vos rapports, la caméra à l'intérieur de la cité suspendue n'a pas fonctionné ?

— Exact, confirma Barnais. L'ont-ils volontairement neutralisée à notre insu, ou est-ce l'environnement bio-énergétique qui crée un parasitage automatique ? On n'en sait rien. Toute cette technologie ultra-sensible m'interpelle et m'inquiète.

Briseck resta pensif un long moment, un comportement à contre-courant de ses habitudes électriques. Puis, soudainement, une lueur s'alluma dans ses yeux :

— Et si vous embarquiez un de vos appareils de mesures ultrasensibles lors de votre prochain voyage ? Histoire de relever quelques statistiques discrètes sur leur réseau cellulaire... Cela pourrait peut-être nous servir à comprendre ce qu'ils nous cachent.

— Oui, techniquement on peut, répondit l'astronavigateur. Mais il faudra d'abord s'assurer que l'appareil puisse passer au travers de leur dôme d'énergie. Car, comme vous le savez, le métal brut ne franchit pas leur champ de force.

— Et vous n'avez pas de solutions pour contourner ça ? s'agaça le mecène.

— On doit pouvoir trouver une parade. En concevant une coque d'isolation en composite non métallique, par exemple. Je vais demander à Aleda d'y travailler sans tarder.

— Bien. OK, faites ça, trança Briseck en récupérant le support de données. Je vais prendre cet enregistrement avec moi. En le visionnant image par image, je vais peut-être dénicher des détails structurels qui nous auraient échappés. Tenez-moi au courant.

Pendant ce temps, dans le carré des officiers, l'inquiétude grandissait à vue d'œil à chaque minute qui s'analysait sur les cadrans.

— Il faudrait peut-être aller voir le commandant dans ses quartiers, suggéra nerveusement Aleda en consultant sa montre. Cela fait plus d'une heure qu'il est enfermé.

C'est précisément à cet instant que la porte coulissa et que Cameron fit son irruption sur la passerelle.

— Alors Barnais, quoi de neuf ? grommela-t-il d'une voix rauque, l'air encore à moitié assommé par les fluides de la planète.

L'astronavigateur le dévisagea, une moue sceptique aux lèvres :

— Eh bien, vous en avez une tête, patron ! Sans vouloir vous offenser, vous ressemblez trait pour trait à un gars qui émerge d'une nuit de sommeil après une sacrée biture.

— Ça va, Barnais, ce n'est pas rigolo, répliqua Cameron en secouant la tête pour chasser les derniers embruns d'euphorie. Qu'est-ce qu'il se passe ici en mon absence ?

— On va vous faire un topo complet. Mais sans rire, commandant... ça va aller ?

Vasco intervint immédiatement pour couper court aux hésitations :

— Il vous faut un remontant, fit-elle en se dirigeant vers le distributeur médical. Je vais vous chercher ça.

Quelques secondes plus tard, elle lui tendit un tube thermal. Cameron le porta à ses lèvres et vida le liquide d'un seul trait. Il poussa un soupir de soulagement.

— Ouah ! Ce n'est pas mauvais du tout... C'est quoi votre mixture ?

— Un cocktail de vitamines de synthèse et un stimulant neural à effet rapide, expliqua Vasco en récupérant le récipient.

— Bon... Voilà ce qu'il se passe réellement pendant que vous dormiez, commença Barnais, le visage soudainement très grave. Mais... vous êtes absolument sûr que votre jugement est fiable ?

— Puisque je vous le dis ! s'irrita légèrement le commandant, redressant la tête. Ma boîte crânienne a retrouvé son poids normal. Je suis opérationnel. Parle.

— Enfin bon, je disais ça pour votre bien... Bref, commandant, nous faisons face à une crise majeure. Il se trouve que l'Exodus est en train de se faire lentement avaler par leur champ de force. La barrière d'énergie rampe sur notre coque. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que nous ne soyons entièrement englobés sous leur dôme... et que nous ne soyons plus visibles du tout pour le reste de l'univers.

Cameron sembla soudain retrouver la totalité de ses capacités opérationnelles. Le regard aiguisé, il se tourna immédiatement vers son ingénieure en chef :

— Et on a quelque chose à opposer à ça, Aleda ?

— Rien pour le moment, commandant, avoua-t-elle, mais j'y travaille d'arrache-pied.

— J'ai pris la liberté d'en informer Briseck, ajouta Barnais pour briser la lourdeur du silence. Il a suggéré que nous emportions un appareil de mesure lors de notre prochaine descente, histoire de tester « le pouls » de cette cité. Ça pourrait nous donner des informations capitales sur la nature de leurs ondes... Enfin, vous voyez ce que je veux dire : dénicher une faille.

— Il faudra être d'une prudence absolue, conclut le commandant d'une voix grave. S'ils s'aperçoivent de notre manœuvre et commencent à se méfier de nous, on ne risque pas de sortir de ce guêpier de sitôt. Bon... On se

revoit tous ici avant le départ. Je vais aller me dégourdir les muscles en salle de sport, j'en ai cruellement besoin.

Cinq heures plus tard, fidèles au rendez-vous, les deux hommes se retrouvèrent à nouveau installés à bord du *Pidgis*, en compagnie de Zora. À peine le sas refermé, la magnifique Zyrienne tendit immédiatement sa main vers celle de Cameron, lui offrant un regard magnétique, le tout sous les yeux désespérés et jaloux de Barnais. Qui aurait pu avoir la force de résister à une telle invitation ? Cherchant à masquer le trouble qui l'envahissait à nouveau au contact de sa peau, Cameron tenta de lancer la conversation sur un terrain plus technique :

— Dites-moi, chère Zora... Quelle taille fait exactement votre planète ? Votre cité suspendue n'est sûrement pas unique en ce monde.

— Elle est sensiblement aussi grande que la vôtre, répondit-elle d'une voix mélodieuse, et elle abrite cinquante cités parfaitement identiques à celle-ci. En revanche, notre planète tourne cinq fois moins vite sur son axe que la Terre, et il en va de même pour l'écoulement de notre temps. Mais trêve de théories. Nous allons à présent pénétrer à l'intérieur même de la cité. Je pense sincèrement que le voyage va vous plaire.

Le *Pidgis* s'enfonça sous les dômes immenses. Ils visitèrent des lieux tous plus spectaculaires, grandioses et géométriquement improbables les uns que les autres. Au détour des coursives ouvertes sur le vide, ils aperçurent quelques rares habitants, affichant tous la même perfection physique et cette éternelle jeunesse dérangeante. Partout où le regard se posait, ce n'étaient que des formes arrondies, des courbes architecturales lisses et des couleurs fluorescentes changeantes, oscillant doucement de teintes pâles et apaisantes aux nuances les plus extravagantes. Un véritable pays des merveilles technologique.

Pourtant, malgré la splendeur des décors, ce lieu insolite manquait cruellement de vie. Une atmosphère de mausolée de cristal planait sur les structures. Les habitants brillaient par leur absence, et aucun bruit de pas, aucun rire, aucun tumulte urbain ne venait perturber le silence de mort.

— Zora, je dois avouer que je suis assez étonné, fit remarquer Cameron, les sourcils froncés, alors qu'ils traversaient une immense place déserte. Pourquoi ne voit-on pas plus de monde dans des structures d'une telle envergure ?

— Vous devez comprendre que notre culture est profondément pacifique et n'a absolument rien à voir avec le tumulte de la vôtre, expliqua

Zora avec un sourire serein. Nos priorités sont tournées vers l'esprit. Nous pratiquons, entre autres, quatre heures de méditation collective par jour. C'est à cela que nos concitoyens s'adonnent en ce moment même.

— Et vos distractions dans tout ça, c'est quoi ? demanda Cameron, curieux de comprendre leur mode de vie en profondeur.

— Nous avons un genre de « maison de la culture », c'est ainsi que vous dites chez vous, répondit Zora.

— Ça alors, ce serait vraiment intéressant à voir !

— Pour le moment, on ne m'a pas donné l'autorisation pour cela, mais je poserai la question, tempéra-t-elle. Il y a un espace entièrement dédié à ce genre de choses : la Station 4.

— Un genre de Disneyland, en quelque sorte ? intervint Barnais, qui avait soudainement refait surface.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, mais je suppose que oui, admit Zora avec un sourire poli mais un peu distant.

— Allez, Zora ! Un coup de Pidgis et c'est vite fait ! insista Barnais, gourmand de découvertes.

— Je vous promets que j'essaierai pour la prochaine fois.

Une bonne heure s'écoula encore au fil de leur déambulation dans les couloirs irréels et silencieux de la cité.

— Il faut que je vous ramène, maintenant, déclara soudainement leur guide, coupant court à la promenade.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la plateforme de décollage, Barnais s'arrêta net, se frottant les yeux pour être sûr de ce qu'il voyait :

— Dites donc, on en a deux maintenant ! C'est super !

En effet, un second aéronef, rigoureusement identique au premier, attendait sagement à côté de celui qui les avait amenés.

— Oui, expliqua Zora. Vous l'avez appelé sans le savoir.

— Comment ça ? s'étonna le commandant.

— C'est très simple : si vous prononcez le mot « Pidgis », l'un d'eux se déplace automatiquement vers votre position et vous attend.

— Génial ! répliqua Barnais, les yeux éblouis par cette démonstration de technologie vocale et mentale.

Cameron se retourna alors vers son astronavigateur. Son regard, soudainement redevenu sérieux et perçant, fut accompagné d'un petit clin d'œil furtif. Barnais comprit instantanément le signal : le commandant avait une idée bien précise derrière la tête. Surtout, une immense vague de soulagement traversa le scientifique qui réalisa que le charme de Zora n'avait peut-être pas aussi totalement affecté Cameron qu'il le laissait paraître. Ce comportement docile n'était qu'une façade, un habile jeu d'acteur.

Dès qu'ils eurent franchi le sas de l'Exodus, l'ambiance redevint immédiatement électrique.

— Barnais, sortez votre machin de mesure pour voir ce qu'il nous raconte ! ordonna Cameron, reprenant son ton de chef d'un coup sec.

— OK, je m'en occupe. Je pense qu'il va pouvoir nous révéler pas mal de choses, répondit Barnais en branchant le boîtier composite sur la console principale. Il analyse toutes les ondes connues ; c'est un détecteur de présence ultra-sophistiqué. En d'autres termes, c'est un genre de « chasseur de fantômes ».

— Allez-y, Barnais, ne nous faites pas languir !

— Bon... Voilà le premier jet. Le cadran nous indique précisément les emplacements des signatures biologiques. Voyez, là, ce point, c'est nous. Et là, cette trace résiduelle, c'était Zora.

— Et à part ça ? C'est tout ? C'est pas terrible, votre truc ! grogna le commandant, penché sur l'écran d'un air déçu.

— Si, justement ! Détrompez-vous, c'est extrêmement pointu, se défendit le scientifique. On capte les ondes cérébrales à partir de 10 hertz.

— Reste à savoir dans quel rayon ? l'interrompit Cameron.

— Pour les fréquences les plus basses, on peut compter sur un rayon de quinze mètres de précision absolue.

Cameron se tourna vers Aleda, le visage sombre, les traits tirés par la gravité de la situation :

— Et du côté de l'Exodus... on en est où exactement ?

— Aucune amélioration pour le moment, commandant, avoua-t-elle, les yeux rivés sur les graphiques instables de sa console. Quant au champ de force, il continue sa progression implacable. Il rampe sur la coque, maille après maille.

— Contactez Briseck, ordonna Cameron d'une voix coupante. Il faut le mettre au courant de la trahison de ce dôme, immédiatement.

Quelques minutes plus tard, Briseck faisait une entrée nerveuse dans la salle de pilotage. Après avoir écouté le rapport alarmant de l'ingénieure, le mécène passa une main tremblante sur son crâne dégarni et résuma la situation d'une voix blanche, soudainement dépouillée de son arrogance habituelle :

— Bon... Si je comprends bien, nous sommes pris au piège. Complètement bloqués.

— On ne peut rien vous cacher, répondit Cameron d'un ton désabusé, le regard perdu vers le blindage extérieur.

Un lourd silence de plomb s'installa, uniquement brisé par le bourdonnement des systèmes mourants du navire. Vasco prit alors la parole, la mâchoire serrée et le regard déterminé :

— Dites-moi, messieurs... Il faudrait peut-être commencer à prendre de vraies initiatives si on veut s'en sortir. On ne va tout de même pas rester là, les bras croisés, à attendre qu'ils nous effacent de l'espace !

— Et si on se rendait dans la cité... mais sans Zora ? proposa soudain Barnais.

Un frisson traversa l'équipe. Cameron fixa son astronavigateur, oscillant entre la stupeur et la fascination :

— Barnais, vous me surprenez ! C'est un risque insensé à prendre. Mais pour faire quoi, au juste ? Une fois là-bas, nous serons aveugles.

Barnais, pour le coup, ne manquait pas d'imagination et l'excitation de la découverte reprenait le dessus :

— Pensez-y, commandant ! On peut appeler un Pidgis depuis la limite du dôme, je suis certain que leur protocole vocal fonctionnera. Et puis, Zora a parlé de ces espèces de centres culturels, la Station 4... En nous y infiltrant en douce, loin de leur surveillance, on pourrait apprendre pas mal de choses sur ce qu'ils nous cachent.

— Vous comptez apprendre quoi dans une salle de spectacle extraterrestre ? demanda Briseck, profondément sceptique.

— S'il y a un lieu secret où l'on peut décoder les failles, l'histoire et les véritables intentions d'une civilisation, c'est bien là ! insista Barnais.

— Il a raison, trancha net le commandant, l'étincelle du commandement brillant à nouveau dans ses yeux. Il faut tenter le coup de poker. De toute évidence, ils n'ont pas l'air de faire grand-chose pour débloquer nos moteurs. Autant chercher nos propres réponses.

— Je pense que vous prenez la bonne décision. Allez-y, mais ne vous faites pas prendre, approuva Briseck dans un souffle.

— Il faudra encore vérifier si l'appel vocal fonctionne depuis l'autre côté du champ de force, tempéra Vasco, pragmatique. La distance entre notre sas et leur zone de transit reste assez importante.

— Je pense que l'atmosphère de cette planète est plus dense, ce qui permet aux ondes sonores de se propager bien plus vite et plus loin que sur Terre, théorisa Barnais, déjà convaincu par son plan. Je suis persuadé que ces Pidgis sont hyper sophistiqués et qu'ils ont été conçus pour capter les vibrations acoustiques à des distances incroyables.

— Le seul véritable souci, conclut Cameron en réajustant le col de sa combinaison, c'est qu'il faut que cette petite escapade passe totalement inaperçue aux yeux de Zircon et de sa sécurité. Et ça, avec un dôme qui nous épie, ce n'est pas gagné.

## Chapitre 8: Intrusion

Il ne restait plus que sept heures avant leur prochaine rencontre officielle avec Zora. D'après ses dires, une période de quatre heures de méditation collective figeait quotidiennement la cité tout entière dans un silence absolu. Après une longue et minutieuse discussion stratégique, l'équipe en conclut que ce moment de recueillement venait tout juste de commencer. C'était une occasion unique, le moment ou jamais de tenter le coup de poker.

Ils se projetèrent discrètement au-delà de la frontière invisible du champ de force, serrant contre eux leur fameux détecteur composite. À peine eurent-ils prononcé le mot « Pidgis » d'une voix feutrée que l'astronef automatisé surgit du néant, glissant sans un bruit vers eux. Ils montèrent à bord avec une pointe de nervosité et demandèrent la destination secrète : la Station 4, celle-là même que Zora avait mentionnée lors de leur visite.

L'appareil intelligent fila à travers les structures suspendues avant de les déposer en douceur sur une plateforme déserte, flanquée de deux grandes portes monumentales. Ils choisirent sans hésiter celle de gauche. À leur approche, le battant s'ouvrit tout naturellement, coulissant sans la moindre résistance.

— On a une chance insolente, murmura Cameron en s'engouffrant dans l'ouverture. Pas besoin de pirater le système, ni de combinaison de codes pour forcer l'accès !

— Ça coule de source, répliqua Barnais dans un souffle. Qui voulez-vous qui s'introduise ici ? Pour eux, il n'y a aucune menace extérieure, pas besoin de protocoles de protection !

— Oui, c'est vrai, vous marquez un point. Mais il faut avouer que tout est presque trop facile jusqu'à maintenant, tempéra Cameron, l'instinct militaire sur le qui-vive. Un piège est si vite refermé.

Ils entrèrent à pas feutrés, retenant presque leur respiration. Un large et profond couloir s'étendait à perte de vue devant leurs yeux, baigné par cette lumière diffuse si particulière. Il y régnait une ambiance feutrée et un silence de cathédrale qui rendait le moindre de leurs mouvements presque sacrilège. L'espace qui s'ouvrait au-delà était bien plus vaste qu'ils ne l'avaient imaginé : une nef ovale gigantesque, aux plafonds vertigineux, dont le sol de résine sombre renvoyait de mystérieux reflets lactés sous leurs pas.

— Vous sentez cette odeur ? murmura soudain Barnais, les narines frémissantes. C'est une sensation bizarre... un mélange d'ozone et de fleurs parfumées.

— Ce n'est pas désagréable du tout, reprit Cameron, sentant une bouffée d'énergie balayer ses dernières tensions. En tout cas, ça m'a l'air très bénéfique pour les poumons. C'est même bien mieux qu'un grand bol d'air à la montagne !

Le détecteur que Barnais tenait fermement de la main gauche se mit à vibrer, émettant un ronronnement grave et saccadé. Sur l'afficheur holographique, une échelle de teintes bleues pulsait nerveusement, indiquant que la zone était littéralement saturée d'un flux invisible.

— Qu'y a-t-il, Barnais ? s'inquiéta le commandant, le regard aux aguets.

— Je capte des ondes thêtas en quantité astronomique !

— Et c'est grave ? Ce sont bien des ondes cérébrales, n'est-ce pas ?

— Oui... mais je suis incapable de vous dire si c'est grave. C'est la toute première fois de ma carrière que je vois une telle concentration !

Une surprise de taille attendait nos deux visiteurs au bout de la nef. Devant eux, s'étendant sur une longueur vertigineuse qui se perdait dans la pénombre, se dressaient d'immenses vitrines compartimentées. C'est leur contenu qui les cloua instantanément sur place. L'attitude de Barnais changea du tout au tout ; ses yeux semblaient aimantés par les parois de verre et une anxiété palpable, presque étouffante, monta en lui.

— Bon Dieu... Vous avez vu ça ?

Ces mots sortirent instinctivement de sa bouche, d'une voix grave, brisée par l'inquiétude.

— Ils sont en pleine méditation, sans doute... ? tenta-t-il de formuler pour se rassurer lui-même.

Mais le cœur n'y était pas. Barnais se sentit soudain profondément mal à l'aise, traversé par un frisson d'effroi qui lui parcourut l'échine.

— J'ai l'impression désagréable que tous ces yeux sont braqués sur nous, commandant. Comme si nous étions des intrus en train de violer leur intimité...

— C'est exactement le cas, Barnais, et ils ne vont sûrement pas apprécier si on se fait prendre, répliqua Cameron d'une voix blanche. Approchons-nous. À première vue, on dirait qu'ils sont tous plongés dans une sorte de léthargie totale.

Dans ces compartiments vitrés et alignés à l'infini était entreposée une partie de la population de la cité. Ils étaient là, figés, alignés comme des poupées de cire dans leurs emballages d'usine, prêtes à être expédiées. Cameron, forçant son esprit à garder un regard pragmatique et militaire, fit un pas en avant.

— Il y a quelque chose de profondément bizarre... Barnais, vous avez déjà vu des personnes méditer les yeux grands ouverts, et en plus, en restant debout ?

— Non... vous avez parfaitement raison, admit l'astronavigateur, les yeux écarquillés. Quelque chose cloche sérieusement ici.

— Je ne vous le fais pas dire. Regardons cela de plus près. Allez, on va ouvrir l'une de ces portes.

— Vous croyez vraiment que c'est bien prudent, commandant ?

— Ne vous inquiétez pas, Barnais, nous ne faisons rien de mal, nous cherchons des réponses.

L'attention du commandant se porta sur cinq demi-cercles métalliques, ancrés directement dans la paroi de chaque côté du caisson, s'étageant de haut en bas. S'arrêtant juste devant l'une des Zyriennes figées, il prit une grande inspiration et passa prudemment sa main entre les deux arcs.

Il eut un violent sursaut, arrachant son bras en arrière dans un « Wouah ! » de stupeur.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ? s'étonna Barnais, faisant un pas en arrière.

— Regardez... ils sont connectés à quelque chose, souffla le commandant, le souffle court. On dirait un branchement invisible... Comme s'ils étaient tout simplement à la recharge.

Surmontant sa surprise, Cameron avança de nouveau la main et palpa avec une délicatesse infinie la peau de cette créature aux lignes parfaites. Il resta un long moment pensif, le visage figé. Son esprit venait de subir un choc conceptuel absolu.

— Bon sang... Sans ces connexions, j'aurais juré sur ma vie qu'ils étaient bien réels, faits de chair et d'os !

Barnais, complètement stupéfait par la remarque, s'approcha à son tour :

— Expliquez-vous, commandant ! Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

— J'ai reçu la même décharge d'énergie que lorsque j'ai touché la main de Zora dans le Pidgis. Regardez ces demi-cercles : ils agissent exactement comme des terminaux à induction. C'est un système de recharge électrique et neural.

— Et... vous en déduisez quoi ? demanda Barnais, la voix tremblante devant l'immensité de la découverte.

— Que l'énergie naturelle de cette planète n'est pas assez dense pour subvenir à une dépense quotidienne normale. Ces êtres ne sont pas faits comme nous, Barnais.

— Vous voulez dire... qu'ils ne seraient pas biologiques ?

— C'est exactement ça. Si vous vous rappelez bien notre visite et le grand banquet, ils n'ont pas touché une seule fois à la nourriture. C'était le premier indice, et nous sommes passés à côté. Je pense que leur corps est conçu dans un matériau semi-synthétique, bio-mécanique, ou dieu sait quoi d'autre... De toute évidence, c'est une technologie qui dépasse totalement notre savoir actuel.

Un spectacle proprement hallucinant s'étendait désormais sous leurs yeux. Cette grande salle futuriste au format XXL venait de frapper leurs esprits comme un coup de massue d'une violence inouïe. En l'espace de quelques secondes, leur vision de la prestigieuse société Zyrienne venait de franchir un cap tout à fait inattendu... et terrifiant.

— Vous avez parfaitement raison, murmura Barnais, le regard fixe, perdu dans le vide. C'est donc ça, leur fameuse « méditation »... Une simple mise en veille pour économiser leurs batteries.

Soudain, son regard dévia vers un renforcement de la vitrine.

— Et ça, c'est quoi ? On dirait... on dirait des pistolets.

— Il me semble bien avoir vu les mêmes fixés à la ceinture de la patrouille de surveillance qui s'est posée tout à l'heure, répondit Cameron.

Sans hésiter, le commandant brisa la ligne d'induction et s'empara des objets au design épuré mais menaçant.

— Prenez-en deux, Barnais. Ça peut toujours servir si la situation dégénère.

À l'instant même où les armes glissaient dans leurs poches, l'écran de l'appareil de mesure que Barnais tenait contre lui se mit à émettre des pulsations lumineuses de plus en plus rapides, accompagnées d'un bip strident.

— Commandant ! Mon senseur me signale plusieurs présences en approche rapide... Il faut déguerpir d'ici, et vite !

— Bon, on en sait bien assez pour le moment. On repart, trancha Cameron, l'adrénaline remplaçant la stupeur. Je me disais aussi... Ça fait déjà quinze minutes qu'on est là, il ne faut pas tenter le diable et tester leur système d'alarme.

Ils firent demi-tour et arpentèrent le grand couloir en sens inverse, d'un pas plus qu'accélééré, la main crispée sur leurs nouvelles armes de fortune. À chaque foulée, ils craignaient de voir surgir de la pénombre un groupe de gardiens ou de fiers Zyriens sortis de leur léthargie.

Heureusement, la grande porte monumentale s'ouvrit devant eux à la dernière seconde. Ils s'engouffrèrent dans l'habitable sécurisant du Pidgis, le cœur battant à tout rompre mais profondément soulagés.

À peine le sas verrouillé, Cameron formula la destination d'une voix ferme :

De retour à bord de l'Exodus, toute l'équipe se réunit en urgence dans le carré des officiers pour analyser une situation qui ne cessait de se compliquer. Les questions fusaient, nerveuses, sitôt la diffusion des images de l'infiltration terminée.

— C'est tout bonnement extraordinaire, commença Briseck, brisant le silence. Cela voudrait-il dire que ces êtres ne sont pas organiques, mais purement synthétiques ?

Barnais, dont la curiosité scientifique reprenait instantanément le dessus, répliqua aussitôt, les yeux brillants :

— Bien sûr ! Ce seraient simplement des consciences pures qui piloteraient à distance ces répliques humaines... enfin, ces « choses » là-bas.

— On n'en est pas encore tout à fait sûrs, tempéra Cameron. J'ai touché la peau de l'une de ces femmes, et j'ai touché celle de Zora. Pour moi, la texture est humaine, ou du moins, elle n'a rien de synthétique à ce que je crois savoir !

Vasco sortit à son tour de son silence, pensive :

— Est-ce que ce ne serait pas plutôt une évolution biologique naturelle ? Un état vibratoire spécial, directement lié aux propriétés uniques de cette planète ?

Aleda donna son avis à la suite, le regard rivé sur les relevés de Barnais :

— À mon sens, ce qu'il faudrait d'abord déterminer, c'est l'état exact dans lequel se trouvaient ces corps. Étaient-ils en léthargie profonde ? Qu'est-ce qui les maintenait ainsi debout, totalement inertes ? Il aurait fallu pouvoir relever leur rythme cardiaque...

— Et d'après vous, si ces consciences ne résident pas en permanence dans ces corps ou ces répliques, elles se cachent où ? demanda Vasco, de plus en plus perplexes.

— Eh bien, ça, je l'ignore, admit l'astronavigateur. Sûrement confinées dans des sphères de données ou des dimensions qui ne nous sont pas accessibles.

Cameron, resté silencieux jusqu'ici, intervint d'une voix pensive, connectant les éléments entre eux :

— Donc, si je comprends bien votre raisonnement, ils évolueraient habituellement hors de notre champ vibratoire normal ?

— Exactement ! s'exclama Barnais. Vous venez de soulever une question cruciale, commandant. Je ne vous savais pas aussi perspicace sur des sujets physiques aussi pointus.

— Je pense que nous tenons là un semblant de réponse, intervint Aleda en manipulant sa console. Il se pourrait qu'ils se maintiennent habituellement à un niveau vibratoire Delta ou Thêta, une fréquence purement spirituelle ou informatique, mais qu'ils soient obligés de redescendre au niveau Gamma, plus dense, pour piloter ces réceptacles humanoïdes.

— Il leur faudrait, à ce moment-là, une source d'énergie colossale et constante pour maintenir le lien, non ? demanda Barnais.

— On ignore encore comment cette planète fonctionne réellement, notamment pour sa production énergétique globale, rappela Vasco d'un ton pragmatique.

— Il serait en effet capital de savoir si l'énergie dont ils ont besoin est produite naturellement par l'environnement ou mécaniquement par leurs cités, poursuivit Barnais, emporté par sa réflexion. Car si ce sont des esprits comme les nôtres, ce champ de force serait une sorte d'énergie vitale détournée. Et surtout, quelle est leur autonomie réelle entre chaque « recharge » ?

Cameron, les bras croisés, fixait le vide à travers la baie vitrée de la salle.

— À mon avis, cette autonomie ne dure pas longtemps, lâcha le commandant. C'est sûrement pour cela que la cité semble déserte et que l'on voit si peu d'habitants dans les rues. Ils ne s'incarnent que par intermittence.

— Si l'on considère ce corps synthétique comme un simple véhicule jetable, déduisit Barnais, frappé par une intuition, ils peuvent en changer dès qu'ils tombent en « panne » ou qu'ils sont déchargés. Ce qui laisse supposer qu'ils possèdent de nombreuses unités de rechange en stock... et que la population que nous voyons n'est que la partie émergée de l'iceberg.

— C'est loin d'être idiot comme théorie, admit Cameron. En tout cas, c'est totalement bluffant. Tout chez eux est rigoureusement identique à nous, à la seule différence près que tout est parfait. Je dois avouer que je n'en suis pas encore tout à fait remis.

— Surtout quand on se retrouve face à de telles beautés... On tomberait facilement amoureux, lança Barnais en jetant un regard lourd de sous-entendus vers le commandant. Et si ces créatures font tout ce qu'il faut pour nous séduire, on a vite fait de tomber sous leur emprise.

Barnais marqua une courte pause, laissant ses mots flotter dans la pièce, puis posa enfin la question cruciale qui brûlait toutes les lèvres :

— Mais pourquoi ces habitants nous ressemblent-ils à ce point ? Pourquoi calquer leur apparence sur la nôtre ?

— C'est une excellente question, mais nous sommes bien incapables d'y répondre pour le moment, trancha Briseck d'un ton pragmatique. Et de toute façon, cela ne résout en rien nos problèmes immédiats.

— Je propose que nous laissions chacun y réfléchir de son côté jusqu'au prochain rendez-vous officiel avec Zora, suggéra Cameron.

— Dites-moi... intervint alors Vasco, une pointe d'inquiétude inédite dans la voix. Êtes-vous seulement sûrs que ce sera la *même* Zora que vous allez revoir la prochaine fois ? Si leurs corps sont interchangeables...

Cameron eut un léger sourire, presque imperceptible, comme pour chasser cette idée dérangeante.

— Je pense que oui. Malgré la barrière technologique, je ressens une certaine émotion réciproque chez elle. Et puis, elle se rappelle parfaitement les moindres détails de nos rencontres précédentes. Je n'ai aucun doute là-dessus. Du moins, pour le moment.

Briseck changea brusquement de sujet, ses yeux sombres rivés sur la table centrale où brillaient les objets volés dans la Station 4 :

— Au fait, et ces fameux pistolets ? Vous avez eu le temps de les tester ?

— Il semblerait que ce soient des armes de neutralisation, conçues pour une immobilisation temporaire, expliqua le commandant en observant le

design épuré des armes. Je crois qu'après notre prochain entretien avec elle, il faudra impérativement planifier une nouvelle visite clandestine de leur cité.

— Vous croyez que c'est une bonne idée ? s'inquiéta Barnais, sentant le danger se rapprocher. Cela risque d'alerter leurs protocoles de sécurité. On ne sait toujours pas de quoi ils sont réellement capables, après tout.

— Barnais, je persiste à penser que ce peuple est foncièrement pacifique, tenta de le rassurer le commandant.

— Peut-être, mais à mon humble avis, nous avons déjà largement enfreint les lois de l'hospitalité en volant ce matériel !

— Vous oubliez un peu vite ce champ de force qui rampe sur notre coque et nous coince ici ! rappela Cameron d'un ton sec qui coupa court à toute discussion. L'hospitalité a ses limites, Barnais. Et ils ont franchi les miennes.

— C'est vrai, commandant... Mais quand même ! soupira Barnais, une pointe de nervosité faisant encore trembler sa voix.

Six heures plus tard, ils poursuivaient leur exploration officielle, toujours guidés par la torride et magnétique Zora. La cité, vaste, lumineuse et désespérément silencieuse, leur offrait sans cesse des panoramas et des découvertes architecturales spectaculaires. Pourtant, dans l'esprit des deux hommes, l'émerveillement naïf avait définitivement laissé place à une vigilance de chaque instant. Ils scrutaient le moindre indice, le moindre regard.

Une bonne heure et demie plus tard, les revoilà de retour à bord de l'Exodus. Sans même prendre le temps de retirer leurs équipements de vol, l'équipe se réunit immédiatement dans le carré des officiers pour planifier les détails de leur deuxième escapade clandestine.

— Il semblerait que leurs cycles de rendez-vous soient rigoureusement programmés toutes les huit heures, analysa Cameron, s'appuyant des deux mains sur la table holographique. Si l'on compte une bonne heure et demie de visite officielle à chaque fois, cela signifie que le reste du temps, ils sont soit au repos, soit déconnectés de l'enveloppe charnelle qui leur sert de corps.

— Ce qui veut dire que l'on dispose d'une fenêtre d'au moins six heures de liberté totale sans risquer d'être dérangés ! s'enthousiasma Barnais, calculant déjà leurs chances de réussite.

— Oui, en principe... À condition que l'ensemble de leur population soit calé sur les mêmes horaires de maintenance, tempéra Briseck, croisant les bras d'un air soucieux.

— Eh bien, il faut cruellement l'espérer, sinon nous ferons des rencontres imprévues au détour d'un couloir, trancha le commandant d'un ton sans réplique. Et là, l'effet de surprise sera ruiné.

Barnais, stimulé par l'enjeu, reprit le fil de sa théorie scientifique :

— Si l'on part du principe que l'énergie nécessaire à leur fonctionnement global est stockée et fournie par l'enveloppe humanoïde elle-même, il se pourrait tout à fait qu'il y ait plusieurs corps de rechange disponibles pour une seule et même entité spirituelle.

— Ce n'est peut-être pas aussi simple et interchangeable que cela, objecta Cameron, pensif. Pour une conscience, habiter un corps doit être comme enfiler une paire de chaussures : il faut trouver la bonne pointure, s'adapter à sa cinématique et se sentir bien dedans pour interagir avec le monde physique.

— Raison de plus pour tenter le coup de force, insista Vasco, l'œil brillant d'une lueur de défi. Après tout, ils ont beau jeu de prétendre qu'ils sont des humains comme nous. Il nous suffit de nous glisser dans leurs angles morts et de passer totalement inaperçus.

— Cela semble terriblement risqué, ajouta Aleda en ajustant les derniers paramètres du détecteur de mouvements, mais avons-nous vraiment le choix ? Si nous voulons libérer notre vaisseau de ce dôme, il y a sûrement d'autres secrets vitaux à aller arracher là-bas.

Briseck, bien que fondamentalement sceptique et inquiet pour ses investissements, finit par donner son approbation d'un signe de tête grave et silencieux. Le compte à rebours venait de commencer.

Trente minutes plus tard, après avoir traversé les coursives désertes de la Station 4, ils se retrouvèrent devant la seconde porte, celle qu'ils n'avaient pas encore osé explorer lors de leur première intrusion. D'une poussée ferme et nerveuse, ils en forcèrent l'ouverture.

Une immense allée technologique se profila devant eux, baignée d'une lueur bleutée. De chaque côté de l'allée, des pupitres aux configurations complexes s'alignaient à perte de vue, truffés de boutons sensitifs et surmontés d'écrans géants qui flottaient dans la pénombre.

— Bon Dieu... s'exclama Barnais, les yeux écarquillés. On est tombés sur leur salle de cinéma ou quoi ?

— Regardons cela de plus près, ordonna Cameron, le cœur battant.

Le commandant s'approcha de la console la plus proche et effleura une touche lumineuse. L'écran principal s'illumina instantanément, projetant des images en haute définition. Le choc fut immédiat, d'une violence inouïe.

— Je connais cette ville... C'est Washington ! s'étrangla Cameron. Je rêve... Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ont-ils des visuels sur la Terre ?

— Ça alors... plaisanta Barnais d'une voix tremblante pour masquer son angoisse naissante, Google Earth vient jusqu'ici !

Cameron, le visage tendu, manipula d'autres commandes tactiles. Les images s'enchaînèrent à un rythme effréné : Moscou, Pékin, Kiev, Londres... La liste des capitales terriennes semblait infinie.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? s'indigna le commandant, une colère sourde mêlée d'effroi dans la voix. Ils nous espionnent ! Depuis le début !

— Je suis totalement de votre avis, ce n'est pas normal du tout, appuya Barnais, penché sur les flux de données. Remarquez, si on veut des nouvelles fraîches de la maison, c'est du direct. Les flux temporels sont synchronisés.

— Je n'aime pas ça, c'est extrêmement louche. Regardez cet écran, Barnais... Ce sont des enregistrements d'entretiens confidentiels entre chefs d'État. C'est de plus en plus bizarre.

— Et moi, de mon côté, j'en ai déniché d'autres ! s'écria l'astronavigateur en faisant défiler des fenêtres holographiques. On a tout ce que l'on veut ici. Tout ce qui s'est passé sur notre planète est répertorié et enregistré : les conflits mondiaux, les réunions ultra-secrètes de l'OTAN... C'est tout simplement incroyable ! Ils scannent notre histoire en temps réel.

Le visage de Cameron se durcit, ses traits devenant aussi froids que de la pierre. La vérité sur les Zyriens était bien plus sombre qu'une simple léthargie énergétique.

— Je pense que nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec eux, lâcha-t-il d'une voix sombre. Barnais, fouillez les casiers, prenons d'autres pistolets de neutralisation. J'ignore quelles sont leurs intentions exactes à l'égard de la Terre, mais ces armes pourraient très bientôt devenir vitales pour notre survie.

— Je suis sûr d'une chose : s'ils apprennent que nous avons découvert leur secret, ils ne vont pas du tout apprécier, glissa Barnais en glissant un nouveau projecteur d'ondes dans sa combinaison.

— Vous avez mille fois raison, Barnais. On se casse d'ici, et vite. Il va falloir que l'on réfléchisse très sérieusement à la suite des événements avant que Zora ne revienne nous jouer sa comédie.

De retour sur l'Exodus, Briseck prit connaissance des derniers événements. En découvrant les rapports et les images ramenés de la Station 4, il devint livide, les mains crispées sur le dossier de son fauteuil.

— Bon... Voilà exactement où nous en sommes, commença le mecène d'une voix sourde. Je pense qu'il est désormais grand temps de passer à l'action. Qu'avez-vous à proposer pour nous sortir de là ?

— À vrai dire, pas grand-chose pour l'instant, admit franchement Cameron. Jusqu'à maintenant, notre unique priorité était de trouver un moyen de nous dégager de ce maudit champ de force. Mais vu ce que nous venons de découvrir dans cette salle de contrôle, la donne a changé. Je suggère d'en apprendre encore davantage sur leurs intentions avant de tenter quoi que ce soit. Une fausse manip et nous sommes morts.

— Vous savez pourtant que le temps nous est cruellement compté, rappela doucement Aleda, les yeux anxieusement fixés sur les indicateurs holographiques qui mesuraient la progression implacable du dôme énergétique autour de leur coque.

— Cette planète mystique où tout commence bizarrement par la lettre « Z » commence sérieusement à me gonfler ! pesta Briseck en tapant du poing sur la console.

— « Z »... Bon Dieu ! s'écria soudain Barnais, le visage illuminé par une illumination subite. Mais bien sûr ! Comme le symbole de la guerre de Poutine... Vous ne trouvez pas que c'est une sacrée coïncidence ?

Barnais venait de soulever le pot aux roses, déclenchant une onde de choc et une vague de stupéfaction totale dans la salle de pilotage. Le silence de mort qui suivit fut lourd de sens, chacun interconnectant les pièces du puzzle.

— Cela voudrait-il dire... qu'il y aurait une relation de cause à effet directe entre les conflits sur Terre et cette planète ? demanda Vasco, la voix soudainement tremblante.

— Il y a bien trop de coïncidences pour que ce soit le fruit du hasard, appuya Cameron, les sourcils froncés. Prenez ce nom, « Zircon »... Ce n'est pas seulement le nom de leur leader, c'est aussi le nom exact du missile hypersonique de pointe de la Russie.

— Ils auraient donc les moyens d'influencer l'esprit de nos dirigeants à distance ? s'interrogea Briseck, pris d'un vertige paranoïaque. Dans ce cas... nous ne serions tous que de simples marionnettes entre leurs mains depuis des générations ?

— Si cette hypothèse est vraie, ces entités spectrales sont extrêmement dangereuses, conclut le commandant d'un ton martial. Il y a autre chose : il me semble évident que ces « humains » parfaits que l'on a vus figés dans les vitrines viennent sûrement, à l'origine, de la Terre.

— Vous voulez dire qu'ils enlèveraient des nôtres et que ce cheptel humain serait la source de cette ressemblance troublante avec nous ? intervint Vasco, horrifiée par la perspective. Ce qui suppose qu'ils possèdent des vaisseaux de transport furtifs capables de faire le voyage jusque chez nous en secret. Le tout est de savoir dans quel but exact ils procèdent à ces hybridations...

— Oui, c'est une question capitale à éclaircir, admit Cameron, comme pas mal d'autres zones d'ombre d'ailleurs. Ils possèdent une science qui dépasse de loin tout ce que nos laboratoires ont pu concevoir. Quand je repense à ces écrans de surveillance qui ressemblent plutôt à de véritables fenêtres physiques... On s'y croirait presque. À vrai dire, la définition est si parfaite qu'on aurait envie de passer à travers pour rentrer chez nous.

— Effectivement, c'est totalement impressionnant, ajouta Barnais, fasciné malgré la peur. C'est sûrement une technologie quantique à haute

définition holographique, ou quelque chose de plus poussé encore qui manipule directement les récepteurs de notre perception visuelle. Ils doivent avoir une connaissance de la structure atomique et de la lumière que nous ne soupçonnons même pas !

— Raison de plus pour ne pas en rester là, trancha le commandant en se redressant, le regard résolu. Je pense que l'on va devoir retourner là-bas en douce. Il faut impérativement consulter ces écrans de plus près et comprendre comment ils fonctionnent. Si nos soupçons sont fondés, il y a de fortes chances pour que nous puissions voir ce qu'ils ont planifié pour la suite de l'histoire de notre planète. Et peut-être y trouver la clé de notre propre liberté.

Briseck, qui n'aimait pas les risques inutiles et préférait la diplomatie aux opérations de commando, intervint :

— Ne serait-il pas infiniment plus judicieux de demander directement à Zircon ce qu'il compte faire de nous, plutôt que de jouer les espions ?

— Je pense que c'est une très mauvaise idée, répliqua aussitôt Cameron. Ils n'ont probablement aucune intention de nous renvoyer chez nous. Et maintenant que nous avons fouillé la Station 4, nous en savons beaucoup trop.

— Oui, il va falloir aviser serré, soupira Barnais. On fait quoi, concrètement ?

— Il me semble que la prochaine étape logique serait de contacter ces « humains » primitifs que nous avons aperçus en bas, sur la planète, suggéra Vasco. Eux ne sont pas branchés sur secteur, ils pourraient nous en dire plus sur la véritable histoire de ce monde.

— Le problème, c'est de réussir à se rendre en surface et de commander le Pidgis pour descendre là-bas sans se faire repérer par le dôme de contrôle, rappela Barnais, pragmatique.

— On ne risque rien de ce côté, assura Cameron. De toute façon, je peux désormais le piloter seul comme l'a expliqué Zora : l'interface est fluide, elle réagit à l'intention. Une fois sous le dôme, il nous suffira de survoler la jungle et de repérer les endroits peuplés.

Briseck lissa son menton, l'air profondément pensif :

— Dites-moi, messieurs... Vous vous êtes posé la question de leur source d'énergie ? Pour maintenir un champ de force de cette envergure tout en alimentant cinquante cités suspendues, il faut une puissance tout bonnement phénoménale.

— Oui, c'est d'une logique implacable, admit Barnais. Il doit bien falloir concentrer une énergie colossale, presque inimaginable, pour générer une telle barrière thermique et magnétique.

— Eh bien, il suffit de trouver cette fameuse source, de la saboter, et nous serons libres ! s'exclama Vasco, les yeux brillants d'espoir.

— Facile à dire... Mais pour l'instant, on ne sait pas du tout ce que l'on cherche, ni à quoi cette source peut ressembler dans leur dictionnaire technologique.

— Essayez de faire parler Zora, suggéra Briseck en se tournant vers le chef de l'expédition. Cameron, avec le courant qui passe entre vous, vous devriez facilement y arriver.

Le commandant resta un instant silencieux, le regard fuyant vers les étoiles à travers le hublot.

— Ce n'est pas si facile. J'ignore totalement si elle éprouve de vrais sentiments pour moi, ou si tout cela est programmé. Après tout, c'est un genre de polymère biologique amélioré... Je ne suis pas certain que « ça colle » réellement entre nous sur le long terme.

— C'est un sacrifice nécessaire pour l'équipage, Cameron ! plaisanta Barnais pour détendre l'atmosphère. Entre nous, on a connu pire comme corvée que de courtiser une déesse.

— C'est vrai qu'il est facile de tomber amoureux d'une telle perfection, reprit le commandant d'une voix plus basse, presque mélancolique. Mais je crains de ne pas être à la hauteur.

— Vous me décevez, commandant, vous ne trouverez jamais mieux sur Terre !

— Ce que je voulais dire, Barnais... c'est que cette femme restera éternellement parfaite, figée dans sa jeunesse artificielle. Tandis que moi, je suis fait de chair, d'os, et je me dégraderai inéluctablement au fil du temps. C'est ça qui me dérange.

— S'il y a une réelle émotion réciproque, intervint doucement Vasco, touchée par sa confiance, c'est que votre lien dépasse le simple aspect physique. À mon avis, c'est une connexion de l'esprit, quelque chose de bien plus profond que la matière.

## Opération séduction

Peu après cette mise au point, Cameron et Barnais franchirent de nouveau le sas de l'Exodus et retrouvèrent Zora à bord du Pidgis pour leur rendez-vous programmé.

— Zora... Vous m'avez manqué, murmura Cameron d'une voix feutrée.

Il plongea son regard intensément dans le sien tout en s'emparant doucement de sa main. La magnifique Zyrienne réagit exactement comme il l'avait anticipé. Presque aussitôt, le commandant ressentit cette chaleur familière et enveloppante monter le long de son bras, suivie de légers picotements électriques et de cette étrange sensation de flottement cérébral qu'il connaissait désormais. Mais cette fois, il était préparé. Il ancrâ son esprit pour ne pas sombrer sous le fluide. Zora, de son côté, n'était manifestement pas indifférente à son charme et baissa légèrement les cils.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle d'une voix douce, dont les harmoniques vibrantes résonnaient directement dans l'esprit du commandant.

— Très bien. Qu'allons-nous visiter d'extraordinaire aujourd'hui ? reprit Cameron avec un sourire enjôleur. À vrai dire, j'ai une question qui me brûle les lèvres depuis notre première rencontre : comment faites-vous, vous et les vôtres, pour rester toujours aussi impeccables, d'une beauté si parfaite ?

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, cela provient directement des propriétés de notre planète, répondit-elle sereinement. Ses vibrations énergétiques régénèrent naturellement nos cellules.

Barnais, qui feignait de regarder les commandes de vol tout en écoutant attentivement l'échange, sentit ses pensées bouillir de frustration. *Une belle menteuse, n'empêche !* se dit-il. L'attrance irrésistible et presque animale qu'il avait éprouvée pour la jeune femme venait de chuter brutalement depuis qu'il avait vu l'envers du décor et le secret des vitrines de recharge de la Station 4.

Cameron, imperturbable dans son rôle de courtiseur, enchaînait subtilement ses questions :

— Votre peuple est si évolué... N'avez-vous jamais éprouvé le désir de quitter cette planète pour explorer l'univers ?

— Bien sûr que si, nous l'avons fait, répondit Zora sans l'ombre d'une hésitation. Mais nous n'en éprouvons plus le besoin aujourd'hui, car nous savons pertinemment ce qui se trouve au-delà des étoiles. Notre environnement actuel nous fournit déjà tout ce que nous pouvons désirer.

— Donc, vous possédez des vaisseaux capables de voyager sur de très longues distances, vers d'autres mondes ?

— Bien entendu.

— Alors... vous auriez techniquement les moyens de nous ramener sur Terre si cela s'avérait nécessaire ? tenta le commandant, feignant l'espoir.

— Bien sûr, répondit Zora en lui offrant un sourire énigmatique qui n'atteignit pas ses yeux. Mais la question ne se pose pas ainsi. Et puis, croyez-moi, vous pourriez parfaitement vivre avec nous, ici. Comme vous pouvez le constater par vous-mêmes, notre existence est douce, harmonieuse et totalement dénuée de problèmes.

— C'est une option hautement séduisante, admit Cameron en resserrant légèrement sa main sur la sienne, poussant son avantage psychologique. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas plutôt avec nous sur Terre ? Ce serait un échange tout aussi intéressant pour nos deux cultures !

Zora laissa échapper un léger soupir, presque imperceptible. Son regard magnétique sembla se perdre un instant à travers les parois fluides du Pidgis, fixant les reflets fluorescents et changeants de la cité suspendue.

— Oui, ce serait envisageable, bien sûr... Si votre planète n'était pas aussi polluée, violente et instable. Vous devez être pertinemment au courant que votre climat est en train de changer de manière irréversible, et cela ne va pas aller en s'arrangeant pour votre espèce.

— Nous faisons le nécessaire pour rectifier le tir sur Terre, affirma Cameron, bien que peu convaincu lui-même par ses propres paroles.

— Eh bien, je vous souhaite bien du courage, car vos graphiques de production de CO2 augmentent toujours de façon exponentielle, constata-t-elle avec une froideur clinique. Sans même parler de votre énergie nucléaire, qui est un véritable cadeau empoisonné.

— Pourquoi dites-vous ça ? intervint Barnais, piqué au vif dans son orgueil de scientifique, ne pouvant s'empêcher de s'immiscer à nouveau dans la conversation.

— L'eau douce sera très bientôt votre problème capital pour assurer le refroidissement de vos centrales, expliqua Zora sans se départir de son calme. Sans même évoquer la question des déchets hautement toxiques que vous léguerez sans scrupules aux générations futures.

Le commandant fixa intensément Zora, cherchant à percer le masque de cette insupportable perfection artificielle.

— Alors, vous qui savez manifestement tout sur nous... que va-t-il se passer exactement ?

— Je ne peux rien vous prédire de précis, mais votre avenir à court terme n'est absolument pas engageant. Des guerres ont éclaté, et cela va continuer. Le problème fondamental de votre espèce, c'est que vous passez le plus clair de votre temps à vous « taper dessus », et cela n'arrangera jamais la situation globale.

— Que nous conseillez-vous alors ? demanda Cameron d'une voix sourde, serrant discrètement les poings.

— Rester ici, c'est infiniment mieux pour vous, insista Zora d'un ton presque maternel, d'une douceur qui sonna soudainement comme une menace voilée.

— C'est pour cette raison que vos ingénieurs ne réparent pas notre vaisseau ? la contra directement Cameron, plantant ses yeux dans les siens.

— Non, pas du tout, répondit-elle avec un détachement parfait. C'est simplement que votre technologie spatiale est très ancienne, presque primitive... Cela demande énormément de temps à nos systèmes pour l'adapter et la rendre compatible avec les nôtres.

Dans son coin, Barnais bouillonnait. Il ne put s'empêcher de penser : *Encore un autre gros mensonge ! Ils sabotent l'Exodus et nous font la leçon.*

Sentant que le commandant risquait de pousser le bouchon trop loin et de griller leur couverture, l'astronavigateur fit un signe discret mais insistant de la tête au chef de l'expédition.

— On va y aller, Cameron ! lança-t-il à voix haute pour couper court au malaise. Le temps presse à bord.

## Chapitre 9 : Les humains

Une bonne heure plus tard, à bord de l'Exodus, l'équipe s'était de nouveau réunie en urgence autour de Briseck. La tension était montée d'un cran.

— Eh bien, nous voilà un peu plus renseignés sur leur duplicité, mais pas assez pour sceller notre destin, résuma le mécène, le visage tendu.

— À mon avis, le temps nous est cruellement compté, intervint Aleda, pointant du doigt les moniteurs thermiques. On se fait littéralement englober par ce champ de force. Si nous attendons encore, la coque sera totalement scellée sous leur dôme.

Briseck, en sa qualité de décideur principal, finit par trancher. Délaissant ses hésitations diplomatiques, il donna l'ordre ferme de se rendre à la surface de la planète pour obtenir des réponses concrètes et indiscutables.

— Barnais, allons-y. Et on prend les pistolets de neutralisation, ordonna Cameron, le regard plus décidé que jamais. On ne sait pas sur quoi on va tomber en bas.

Une fois installés dans le cockpit épuré du Pidgis, Cameron prit place face à la console de commande fluïdique. Il ferma les yeux un instant, projeta sa volonté, et les moteurs se mirent à vrombir en silence.

— Allons-y. Il faut absolument localiser ce genre de petit village primitif que l'on a aperçu lors de notre phase d'approche.

— Il y a un regroupement de signatures thermiques juste par là-bas, pointa Barnais en ajustant les filtres de ses capteurs portatifs. Regardez, on a même une petite clairière à l'écart pour se poser en toute discrétion sous la canopée.

— OK, nous voilà rendus. Allons voir ce que ce dôme cache au sol. Je suis particulièrement curieux.

Ils quittèrent l'aéronef et s'avancèrent prudemment au cœur du hameau. Celui-ci n'avait absolument rien de commun avec la cité futuriste et étincelante de Zora. Il se composait d'un alignement misérable de cabanes de fortune, construites de boue et de branches, qui semblaient pour l'instant totalement vides.

— Ohé ! Il y a quelqu'un ? N'ayez pas peur, nous sommes des Terriens ! cria Cameron, sa voix résonnant étrangement dans les bois.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence oppressant, uniquement perturbé par le bruissement du feuillage. Puis, les branches s'écartèrent. Un individu sortit lentement de derrière un épais taillis. Pauvrement vêtu de haillons usés, le visage marqué par la fatigue, il les observait avec une profonde méfiance.

— Bonjour... Je m'appelle Steff, dit-il d'une voix enrouée. En voyant ces pistolets à votre ceinture, nous avons eu un sérieux doute... Ce sont les armes des Gardiens.

Il fit un geste rassurant de la main vers les fourrés. À ce signal, ses compagnons apparurent un à un, sortant de leurs cachettes invisibles avec des mouvements de bêtes traquées.

— Vous êtes nombreux à vous cacher ici ? demanda Cameron, choqué par leur dénuement. Et vous venez d'où exactement ?

— Nous venons tous de la Terre, répondit Steff avec une pointe d'amertume et de nostalgie dans la voix. Principalement d'Amérique du Nord, pour ce groupe-ci. Moi, je viens de Pittsburgh. Lui, là-bas, est originaire de San Francisco... Il y a des gens d'un peu partout si vous fouillez les autres camps.

— Et par quel moyen êtes-vous arrivés sur ce monde ?

— Eh bien... vous connaissez le phénomène des OVNI et les histoires d'enlèvements ? Il se trouve que nous avons tous fait la même douloureuse expérience. Au début, on a bêtement cru que ces êtres extraterrestres étaient bienveillants, presque divins.

— C'est-à-dire ? Précisez, demanda Barnais, suspendu à ses lèvres.

— Un grand vaisseau cylindrique apparaît dans le ciel, et une sorte de transe collective nous pousse à nous mettre presque en adoration devant lui. Aussitôt après, un rayon lumineux d'un bleu intense nous frappe de plein fouet... et on se réveille ici, au milieu de la jungle, sans avoir rien compris, sans le moindre souvenir du voyage.

— Ce n'est pas étonnant, murmura Cameron, échangeant un regard sombre avec Barnais. Avec leur bouclier d'occultation quantique et leur maîtrise des ondes cérébrales, ils font ce qu'ils veulent de notre population.

— Et vous alors ? s'enquit Steff, fronçant les sourcils en détaillant leurs combinaisons de vol impeccables. Comment se fait-il que vous soyez ici, armés et libres de circuler ?

— Voilà... Nous sommes arrivés à bord de l'Exodus, un astronef terrien de dernière génération. Mais lors de notre entrée en atmosphère, nous nous sommes encastrés de plein fouet dans leur fameux champ de force invisible. Nous avons établi un contact officiel avec les hauts dignitaires de la cité volante, mais nous découvrons leur véritable visage petit à petit.

— Oui, ajouta Barnais, nous allons de surprise en surprise depuis notre arrivée, et mon petit doigt me dit que ce n'est que le début des réjouissances !

— Écoutez-moi, reprit Cameron en s'adressant à Steff et à sa communauté. Je ne vais pas vous faire de fausses promesses aujourd'hui en vous jurant que l'on va vous ramener chez vous, car pour l'instant, nous sommes tout aussi bloqués que vous sur cette maudite planète. La seule différence, c'est que l'on attend une soi-disant pièce de rechange de leur part... mais je n'y crois plus une seule seconde. C'est un sabotage en règle.

Barnais, observant avec un pincement au cœur les conditions de vie terriblement précaires du camp, demanda :

— Et comment arrivez-vous à survivre dans cette jungle hostile ?

— On attrape ce que l'on peut, soupira Steff. Des fruits sauvages, et quelquefois du petit gibier quand on arrive à le piéger.

— Et vous êtes combien en tout ?

— Une bonne centaine ici, mais il y a d'autres groupes comme le nôtre éparpillés plus loin sous la canopée.

— Et vous ne savez toujours pas pourquoi vous êtes ici ?

— Pas le moins du monde. Des patrouilles de la cité survolent la zone de temps en temps. Ils descendent pour contrôler je ne sais quoi... le cheptel, sans doute. En tout cas, ils sont armés de ces fameux pistolets à induction et ils s'en servent sans hésiter dès qu'on se montre un peu trop pressants ou curieux.

— Bon, on va être obligés de vous laisser, conclut Cameron en jetant un regard inquiet vers le ciel lourd. Nous sommes ici incognito et il vaut mieux ne pas traîner dans le coin.

Il s'approcha de Steff et lui serra chaleureusement la main.

— Soyons discrets, souffla le commandant. On vous recontacte dès que l'on peut. On ne vous oublie pas.

Ils se remirent rapidement en marche en direction de la clairière. Mais à leur arrivée, le choc fut total : l'espace entre les arbres était désespérément vide. Le Pidgis n'était plus là.

— Comment ça se fait ? s'étouffa Barnais, blémissant. On l'avait pourtant bien garé là, sous les branches !

— On va essayer d'en appeler un autre, proposa Cameron, les mâchoires serrées, tentant de garder son sang-froid malgré l'adrénaline qui piégeait sa gorge.

Ils s'époumonèrent mentalement et manuellement, projetant leurs intentions vers le dôme, mais sans aucun succès. Les émetteurs restaient muets. Contraints à la plus grande prudence, ils rebroussèrent chemin pour aller s'abriter près du camp des kidnappés. Après une heure d'attente insupportable, passée à scruter les nuages, le sifflement aigu et caractéristique d'un nouveau transport se fit enfin entendre. Un autre Pidgis descendait du ciel.

— Allons-y, Barnais ! s'écria le commandant. Celui-ci, il ne faut surtout pas le manquer !

Mais alors qu'ils s'apprêtaient à bondir hors des fourrés, la porte de l'appareil coulisca en douceur. À leur grande surprise, Zora en sortit, immédiatement escortée par deux autres femmes à la beauté tout aussi

surnaturelle et irréaliste. Cameron, affichant un optimisme de façade pour masquer son trouble, s'avança à leur rencontre :

— Zora ! Comment saviez-vous que l'on était ici ?

— Je vais tout vous expliquer, répondit-elle d'un ton pressant, le regard inquiet. D'abord, je vous présente Zaéda et Zoa. Vous ne m'aviez pas dit que vous viendriez en douce sur la planète... Vous avez été repérés par les capteurs centraux ! Le système de sécurité a rappelé votre Pidgis automatiquement. Heureusement, j'ai pu intercepter vos coordonnées géographiques à temps et revenir vous chercher avec un autre appareil. Mais il y a pire : maintenant, tout est compromis pour vous.

— C'est-à-dire ?

— Il est désormais hors de question que vous obteniez un dépannage officiel de la part de Zircon. Vous êtes considérés comme des intrus hostiles.

Cameron la fixa, profondément troublé par l'urgence et la sincérité qui brillaient dans son regard.

— Dites-moi... Pourquoi êtes-vous venue nous sauver au péril de votre vie ?

— Eh bien, Cameron... Vous ne le devinez pas ? répondit-elle doucement, un éclat fuyant dans les yeux. Nous avons des âmes compatibles, et je ne vous laisserai pas tomber.

— Et vos deux compagnes alors ? Je ne comprends plus rien à votre politique, intervint Barnais, le pli de la méfiance barrant son front.

— C'est complexe, admit Zora en baissant la voix. Nous faisons partie d'une « cinquième colonne ». Un réseau de résistance clandestin au sein de la cité. Je vous expliquerai tout en détail une fois que nous serons en sécurité.

Les trois superbes créatures, sculpturales et lumineuses, offraient une apparition presque divine au milieu de cette nature sauvage. Un réconfort inestimable pour Cameron et Barnais. À quelques mètres de là, Steff et ses compatriotes en haillons observaient l'entretien avec la plus grande attention. Le contraste était saisissant, presque cruel, entre la perfection absolue des Zyriennes et la misère crue des réfugiés terriens.

— Une cinquième colonne... Vous n'avez rien inventé, ce n'est pas nouveau comme concept, grommela Barnais, toujours sur la défensive face à ces nouvelles alliées tombées du ciel.

— Et oui, Monsieur Barnais, c'est comme ça. Il y a des dynamiques politiques qui sont universelles, répondit Zaéda en lui adressant un sourire énigmatique qui le désarma un instant.

— Il va falloir y aller ! Plus on reste ici, plus les risques augmentent, coupa Zora en scrutant les cieux. Ils ne vont pas tarder à s'apercevoir de mon manège, et ils pourraient changer le code d'accès du Pidgis. Cet appareil est maintenant considéré comme « bogué » par leur réseau de contrôle.

— Qu'est-ce que l'on fait d'eux ? demanda soudain Cameron en désignant du regard les humains kidnappés, qui s'étaient approchés de la plateforme avec une lueur d'espoir déchirante dans les yeux. Il faudrait les embarquer avec nous !

— Êtes-vous seulement sûr d'avoir assez de place, d'oxygène et de nourriture sur votre astronef pour une centaine de personnes ? questionna Zoa d'un ton pragmatique.

Cameron hésita, le réalisme militaire et logistique le rattrapant brutalement. Il revit les cales de l'Exodus.

— Non... J'avoue que je n'y avais pas pensé.

— Alors, allons-y ! Trêve de palabres, insista Zora en les poussant vers le sas. Chaque seconde compte.

Le Pidgis décolla en trombe et fila à travers l'atmosphère. Arrivés à proximité de la silhouette massive de l'Exodus, juste devant la frontière miroitante du champ de force, Cameron se tourna vers les trois Zyriennes, inquiet :

— Attendez... Vous n'avez pas de combinaison de protection pour traverser le vide spatial et le champ énergétique ?

— Pour nous, ce n'est pas un problème, répondit Zora avec un calme olympien. Nos enveloppes n'ont pas les mêmes besoins biologiques que les vôtres. Il vous suffira de nous tracter à bord une fois le sas ouvert.

## Sur l'Exodus

Dans la salle de réunions de l'Exodus, l'arrivée des trois créatures sublimes ne manqua pas de faire sensation, figeant l'atmosphère d'un coup. Briseck, en particulier, avait les yeux littéralement rivés sur ces « poupées grandeur nature », dont la perfection plastique dépassait tout ce qu'un esprit humain pourrait imaginer.

La tension sous les néons du carré des officiers était devenue presque insupportable, lourde, électrique. Les révélations de Zora s'appêtaient à tomber comme des couperets, s'apprêtant à transformer l'histoire moderne de l'humanité en une macabre mise en scène orchestrée depuis le vide intersidéral.

Cameron interpella Briseck, le tirant brusquement de sa lointaine extase. Le mécène semblait être devenu totalement muet, comme hypnotisé par la simple présence physique des trois femmes.

— Briseck ! On se réveille ! lâcha le commandant d'une voix claquante.

L'homme sursauta, cligna des yeux et reprit tant bien que mal sa contenance de chef d'entreprise :

— Veuillez m'excuser... Mesdames, je vous en prie, parlez-nous de vous. Parlez-nous de cette fameuse « cinquième colonne ».

Zora prit la parole d'une voix calme, posée, presque clinique. Ce détachement factuel contrastait effroyablement avec l'horreur pure de ses propos.

— Il faut que vous sachiez, pour commencer, que nous intervenons indirectement et en permanence sur les événements géopolitiques de votre planète.

— Qu'entendez-vous par là, exactement ? demanda Cameron, les mâchoires si serrées que ses muscles temporaux se dessinaient sous sa peau.

— Nous envoyons des flux de messages subliminaux ciblés à certains personnages clés, des dirigeants ou des stratèges, lorsque ceux-ci basculent dans leur phase de premier sommeil, expliqua-t-elle avec une fluidité déconcertante. Si nécessaire, pour les esprits les plus résistants, nous utilisons des modulations de fréquences psychiques qui se traduisent chez

eux par des « voix intérieures ». Comme vous pouvez vous en douter, il n'en faut pas plus pour que ces sujets instables se sentent soudainement investis d'une mission divine. Cela active chez eux une volonté fanatique et inébranlable.

— Dans quel but monstrueux faites-vous cela ? s'indigna Aleda, le visage blême, profondément horrifiée par cette violation de la conscience humaine.

— À l'origine, le programme initial se voulait une sorte de purge nécessaire pour votre planète qui se détériore sous vos actions, intervint Zaéda d'un ton tout aussi neutre. Mais pour le haut conseil et les dirigeants actuels de Zyrius, ce projet a glissé. C'est désormais devenu un simple jeu de stratégie. Une distraction. C'est précisément cette dérive et ce cynisme que nous, la cinquième colonne, n'acceptons plus.

Un silence de mort, pesant et sépulcral, s'installa dans la pièce. On n'entendait plus que le ronronnement faiblissant des générateurs de l'Exodus. Barnais rompit finalement ce calme de plomb d'une voix tremblante, n'osant presque pas formuler sa pensée :

— La guerre en Ukraine... tout ce chaos... c'est vous ?

— C'est un vaste plan de déstabilisation prévu de longue date, juste après la crise du Covid, révéla Zora. Le virus servait déjà de test grandeur nature, une première phase destinée à l'élimination périphérique des personnes jugées « inutiles » ou trop fragiles par nos algorithmes.

— C'est absolument monstrueux... murmura Vasco, une main plaquée sur la bouche. Et maintenant ? Qu'est-ce qui est programmé ? Que va-t-il se passer ?

— Les lignes de code de Zircon ont prévu l'utilisation imminente d'une arme nucléaire tactique, directement dirigée sur la ville natale du président Zelensky, lâcha froidement Zora. Après cet événement, les alliances mondiales s'embraseront. Ce sera une guerre totale, une réaction en chaîne qui s'étendra et deviendra mathématiquement incontrôlable pour les Terriens.

— Pensez-vous... Pensez-vous sincèrement que nous ayons encore une chance d'arrêter ce massacre ? demanda Cameron, le souffle court, sentant le poids du monde s'abattre sur ses épaules.

— Je ne sais pas... admit Zora, son regard de polymère croisant enfin celui, désespéré, du commandant. Mais une chose est sûre : pour saboter le signal émetteur, nous devons impérativement retourner au cœur de la cité. Et immédiatement.

Quelques minutes plus tard, après le départ précipité des trois Zyriennes vers leurs appartements de transit, l'équipe terrienne resta seule dans la salle, complètement abasourdie par la trajectoire apocalyptique que prenait leur mission.

— Elles n'ont pas soufflé mot de leur véritable nature... de leur enveloppe en plastique ou je ne sais quel matériau synthétique, fit judicieusement remarquer Vasco, brisant le silence de plomb.

— Ce n'est pas vraiment étonnant, répondit Cameron en passant une main lasse sur son visage. Elles ont probablement eu peur de nous choquer ou de briser le lien. Quand on habite un corps d'une telle perfection, il doit être assez difficile d'avouer à des humains de chair et d'os que tout cela n'est que du toc.

— Remarquez, tant que l'on ne le sait pas, l'illusion est totale, ironisa Vasco avec un sourire amer.

— On peut dire ça comme ça, mais il faut admettre que c'est quand même du toc de qualité supérieure, ajouta Aleda avec une pointe d'admiration forcée pour l'ingénierie zyrienne.

— Elles sont bien gentilles, vos trois donzelles, et leurs révélations sont terrifiantes, mais concrètement, on fait quoi maintenant ? lança Briseck, dont l'impatience et la panique commençaient à fissurer le calme apparent.

— Elles sont reparties un peu trop vite à mon goût, reconnut Cameron, le pli de la méfiance barrant son front. J'ignore si elles ont réellement l'intention de nous aider jusqu'au bout ou si nous servons de pions dans leur guerre intestine. Et puis, il y a ce programme d'attaque nucléaire tactique sur l'Ukraine... C'est plus qu'inquiétant, c'est un compte à rebours mortel pour la Terre.

— Je pense que stopper ce signal est devenu notre priorité absolue, trança Briseck d'un ton sans réplique, l'instinct de survie de son monde

d'origine prenant le dessus. Il faut enrayer leur projet macabre avant qu'il ne soit trop tard.

— Dites-moi... Si tout cela n'est qu'un immense programme informatique ou vibratoire, intervint Vasco, une lueur d'incompréhension s'éclairant dans ses yeux, ce n'est finalement pas étonnant que certains de nos grands voyants ou prophètes sur Terre aient eu des visions de l'apocalypse à travers les âges. Ils ont tout simplement dû capter ces ondes thêtas et avoir accès à leurs banques de données par l'esprit ! C'est complètement fou, mais cela découle d'une implacable logique.

— Raison de plus pour couper la source, déclara le comm